

576

Bibliothèque de l'Université
de Liège, — Périodiques

12 JUL 1926

Sixième année, N° 16

Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 9 juillet 1926

Sommaire :

Pour l'Union!...

Cardinal Mercier
Lord Halifax

A la gloire de Rubens

Vicomte Ch. Terlinden

Louis XVII et la légende des faux dauphins

Marquis de Roux

Le « Mensonge » de l'Art

Jean Valschaerts

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'ordre de Citeaux en Belgique,
Mgr J. Schyrgens. — Etats-Unis. — Bolivie. — Extrême-Orient.

La Semaine

♦ Le Saint-Père demande à toute la chrétienté de prier pour les catholiques du Mexique et pour leurs bourreaux.

Et cette persécution inique vient utilement rappeler le sens profond de tous les conflits politiques et sociaux, et que la gravité des questions économiques actuelles risque de faire perdre de vue.

La lutte pour ou contre le Christ ne finira qu'au dernier jour...

♦ Et la baisse continue du franc risque d'amener une catastrophe.

Pourquoi ne pas recourir aux moyens énergiques pour hâter les rentrées d'impôts et limiter l'inflation à tout prix ?

L'exemple des malheurs qu'a connus l'Allemagne lors de la chute du marc, n'a-t-il donc rien appris ?

♦ Notre railway va être industrialisé. Et déjà ceux-là même qui devraient tout mettre en œuvre pour ramener la confiance et aider le gouvernement, s'obstinent à critiquer et à faire du négativisme.

A ne signaler toujours que les petits côtés des choses, ou les points faibles de tout ce qui se tente, sans jamais souligner les efforts heureux ou les solutions bonnes, et à ne suggérer que des plans irréalisables — quand ils en suggèrent!... — on entretient chez le lecteur la déplorable mentalité dont la Belgique a tant souffert déjà.

D'aucuns de ces éternels démolisseurs réclament un Mussolini.

Le premier acte d'un dictateur belge serait de museler certaine presse qui se proclame conservatrice et qui n'est que révolutionnaire.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

1 220,50; Compte chèques postal : 489.16)

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90,000,000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 29,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) : : 6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . 6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois : : : : : 6.85 %
2° Après le quatrième mois : : : : : 6.55 %
3° Après le troisième mois : : : : : 6.45 %
4° Après le deuxième mois : : : : : 6.35 %
5° Après un mois : : : : : 6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

LE GLOBE

AGENCE DE
- - VOYAGE

3, avenue Louise, Bruxelles
Succursale :
41, avenue de France, Anvers

Les meilleures combinaisons sont assurées
et étudiées par notre département :

VOYAGES A FORFAIT

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

Billets de chemin de fer pour tous pays
Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxes

Renseignements et programmes types fournis
gratuitement sur demande.

SENSATIONNEL !

Chocolat Duc !

SEPT MILLIONS DE FRANCS

DE PRIMES PAR AN

L'achat de DOUZE PAQUETS DE CHOCOLAT :

RÉGAL BLANC No 27
RÉGAL ROUGE No 1000
LINA MAUVE No 156
LINA JAUNE No 157
MANNA No 39

assure une participation gratuite au tirage de l'emprunt de la
fédération des Coopératives pour Dommages de Guerre
de 1921.

Profitez de cette occasion de faire fortune.

TENTEZ LA CHANCE.

Consultez note explicative à l'intérieur des paquets.

Pour l'Union !...

A l'occasion de la mort de l'abbé Portal, Lord Halifax a publié, dans le Times, la traduction anglaise de l'admirable lettre écrite, le 25 octobre 1925, par le cardinal Mercier à l'Archevêque de Cantorbéry. Nous en donnons ci-dessous le texte original français.

Nous le faisons suivre de la lettre écrite par Son Eminence l'avant-veille de sa mort, et par la traduction française de la lettre de Lord Halifax au Times.

Malines, le 19 octobre 1925.

*To His Grace the Most Reverend Randall Davidson,
Archevêque de Canterbury, Lambeth Palace, LONDON.*

CHER MONSEIGNEUR,

Lorsque m'est parvenue votre honorée lettre datée du 1^{er} août 1925, je me fis un devoir de vous en accuser réception tout de suite, mais me suis vu dans la nécessité de vous demander un délai pour en apprécier le contenu. Ce délai s'est prolongé beaucoup au delà de mes prévisions. Néanmoins, habitué vous-même aux soucis et aux besognes d'une grande administration, vous serez indulgent, j'espère, et ne me tiendrez pas rigueur de mon apparente négligence.

A une première lecture, votre lettre ne fut pas sans me causer un certain malaise. Je n'étais pas sûr d'en saisir la pensée intime. Tout le document respirait une bienveillance inaltérée, les appréciations sur le passé ne contenaient rien qui ne fût encourageant, mais les réflexions sur le présent et les perspectives de l'avenir paraissaient se ressentir d'une confiance ébranlée.

Nul, d'ailleurs, ne pourrait en être surpris. En effet, dans un effort de longue haleine tel que le nôtre, si le but poursuivi demeure identique, les moyens de le réaliser varient avec les circonstances et soulèvent à chaque pas de nouveaux problèmes.

A l'intérieur de nos réunions, à mesure que les échanges de vues se prolongent, et que se dessine plus nette la ligne de démarcation entre les articles sur lesquels nous nous sommes trouvés ou mis d'accord et les articles au sujet desquels se déclarent nos divergences, les difficultés du sujet final deviennent plus obsédantes et les motifs naturels d'espérer sont moins entraînants.

Au dehors, quand nous prêtons l'oreille à ceux qui nous suivent, nous constatons des *impatiences*, qu'il n'est pas en notre pouvoir de satisfaire et il peut en résulter pour nous, j'entends pour moi-même et pour Votre Grandeur, des impressions d'inquiétude ou de fatigue auxquelles il n'est pas toujours aisé de se soustraire.

Chez nos catholiques romains, cette impatience revêt deux aspects différents.

Les uns, pleins d'ardeur et de sympathie pour notre cause, souffrent de nos apparentes lenteurs et d'un silence

qui leur semble fort long. Ils se figurent volontiers que le problème de l'union étant nettement posé, comme le serait un théorème de géométrie, la conclusion affirmative ou négative devrait s'imposer tout de suite. Au pis-aller, se disent-ils, un vote de majorité couperait court aux hésitations. Ils voudraient donc voir les entretiens de Malines marcher plus vivement, et satisfaire ainsi sans délai la curiosité publique. Le retour de l'Angleterre à l'unité serait un spectacle tellement beau, tellement édifiant, que l'on ne saurait assez tôt procurer aux âmes religieuses le réconfort qu'elles en attendent.

D'autres, au contraire, hantés par la politique du « tout ou rien », n'attachent d'importance qu'au résultat final ou global, grossissent à plaisir les difficultés à vaincre avant d'y parvenir, sous-évaluent le rôle capital de la grâce dans l'évolution de la vie spirituelle, et alors, ne s'appuyant que sur eux-mêmes et sur le sentiment de leur insuffisance, seraient prêts à abandonner tout de suite une tentative dans laquelle, au vrai, ils n'ont jamais eu confiance, qu'au fond du cœur ils n'ont peut-être jamais souhaitée, pour le succès de laquelle ils n'ont peut-être jamais prié.

Tous ces impatients, optimistes outranciers ou pessimistes obstinés, vous devez les rencontrer aussi parmi vos ouailles, Monseigneur ; ils voudraient obtenir de nous une solution brusquée et, s'ils le pouvaient, nous mettre en demeure d'en finir au plus tôt.

Mais ne trouvez-vous pas, que ce serait faiblesse de notre part de céder à leurs sollicitations ? Nous avons des responsabilités qu'ils n'ont pas et ne comprennent pas. Notre situation nous impose le devoir de considérer la situation générale de plus haut, dans des vues plus profondément surnaturelles. Nous avons des grâces d'état pour diriger les consciences et faire acte d'autorité.

Votre lettre parle de déclarations qu'il y aurait lieu de faire, de « *statements* », où seraient résumés et précisés les points sur lesquels l'accord des deux groupes s'est établi, où seraient rappelés les points qui sont encore en discussion.

J'applaudis à cette proposition et suis prêt à la mettre à l'ordre du jour de notre prochaine rencontre, qui pourrait avoir lieu, selon le désir exprimé par Lord Halifax, dans la première quinzaine de janvier 1926.

Il y aurait donc deux « *statements* » à élaborer, l'un sur nos conclusions acquises, l'autre sur les points litigieux qui ont déjà été partiellement considérés ou sur des sujets nouveaux qui, selon le vœu d'un groupe ou à la demande des deux groupes, devraient être encore portés à l'ordre du jour.

Cet examen comparatif montrerait, je crois, Monseigneur, que nos réunions n'ont pas seulement rapproché les cœurs, ce qui est déjà un résultat très appréciable, mais qu'elles

ont, sur des points notables, harmonisé les pensées, réalisé un « *progress in agreement* ».

Le « *statement* » des accords pourrait, sous une forme explicite, développée, ou sous une forme réduite, être publié. Ce serait un heureux moyen d'entretenir l'intérêt religieux de nos fidèles respectifs.

Mais, à mon humble avis, il serait inopportun de publier le « *statement* » des désaccords.

Des conclusions négatives, quelles qu'elles soient, ne pourraient avoir d'autre effet que de susciter des polémiques de presse, de réveiller des animosités séculaires, de creuser des divisions, au détriment de la cause à laquelle nous avons résolu de nous dévouer.

Fidèles à notre point de départ, nous avons à mettre progressivement au jour ce qui est de nature à favoriser l'union; ce qui y fait obstacle doit être écarté ou différé.

Notre pensée, à l'origine, ne fut pas, en effet, d'examiner dans un espace de temps déterminé, quelques questions de théologie, d'exégèse ou d'histoire, avec l'espoir d'ajouter un chapitre d'apologétique ou de controverse aux travaux scientifico-religieux de nos devanciers; non, nous nous sommes trouvés, face à face, hommes de bonne volonté, croyants sincères, qu'épouvantaient le désarroi des idées, la division des esprits de la société actuelle, attristés par les progrès de l'indifférence religieuse et de la conception matérialiste de la vie qui en est la conséquence, nous avions présent à la pensée le vœu suprême d'union, d'unité de notre divin Sauveur : « *Ut unum sint* », « ah! s'ils pouvaient tous ne faire qu'un! » Et nous nous sommes mis à l'œuvre, sans savoir ni quand ni comment l'union souhaitée par le Christ pourrait se réaliser, mais persuadés qu'elle était réalisable, puisque le Christ la voulait, et que, dès lors, nous avions chacun une contribution à apporter à sa réalisation. L'union n'est pas, ne sera peut-être pas notre œuvre, mais il est en notre pouvoir et, par conséquent, il est de notre devoir de la préparer, de la *favoriser*.

N'est-ce pas dans ce but élevé, dans un sentiment de foi à la Sagesse et à la bonté de la divine Providence, que la Conférence de Lambeth a été instituée?

N'est-ce pas l'unique objectif de notre cher et vénéré Confrère qui, depuis plus de cinquante ans, voue, avec un zèle admirable, son temps, ses forces, son cœur, à la cause de l'union?

Il me semble entendre encore le vénéré doyen de Wells nous dire, avec une émotion pénétrante, à l'issue de notre première réunion : Depuis quatre siècles, Anglicans et Catholiques romains ne connaissaient que leurs antagonismes mutuels et leurs divisions; pour la première fois, ils se voient pour arriver à mieux comprendre, pour dissiper les équivoques qui les tiennent à distance les uns des autres, pour se rapprocher du but tant désiré de tous : l'unité.

Et quand le vénéré doyen tenait cet émouvant langage, ce n'est pas notre petit groupe fermé qu'il visait, c'étaient les masses populaires restées croyantes que nous savions tous derrière nous et dont la persévérance dans la Foi au Christ et à l'Église nous est un sujet perpétuel d'angoisse.

Pour ma part, c'est dans cet esprit d'apostolat que j'ai envisagé, dès le premier jour, dans mon entretien avec le vénéré Lord Halifax et avec l'abbé Portal, ma participa-

tion aux Entretiens que mes interlocuteurs me témoignaient le désir d'avoir avec nous. Et quand, en janvier 1924, j'ai exposé à mon clergé et à mes diocésains mon rôle dans nos réunions, c'est sous ce jour que je l'envisageais. Je leur ai rappelé alors la parole de Léon XIII : « Les grands événements de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains. » Et pressentant, redoutant leurs impatiences, je leur remis en mémoire l'enseignement de saint Paul sur la source unique de la fécondité de l'apostolat : « Vous aurez beau planter, arroser vos plantations, un seul peut donner aux organismes leurs croissances, c'est Dieu », « *Neque qui plantat est aliquid neque qui rigat, sed qui incrementum dat, Deus* ». (1 Cor. III, 7.) Et j'ajoutais encore ces paroles que je demande à pouvoir répéter ici : Vous vous impatientez, leur disais-je, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu.

Moissonneurs d'âmes, nous avons à semer à la sueur de notre front et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson; et quand sonnra cette heure bénie, un autre vraisemblablement aura pris notre place. « *Alius est qui seminat, alius est qui metit* ». (Joan IV, 38.)

C'est dans cet esprit de patience chrétienne et de confiance surnaturelle qu'au mois de janvier prochain nous nous retrouverons; contents de peiner et de semer, laissant à l'Esprit-Saint et à l'action de sa grâce le choix du jour et de l'heure de la moisson que nos humbles travaux et nos prières s'efforcent de préparer.

Car, cela aussi, cela surtout, nous devons le dire : nous formons une association d'études, oui, mais davantage encore, une association d'âmes dans une prière commune. Le simple fait notoire de l'existence et du renouvellement périodique de nos réunions est, pour le grand public, une exhortation constante à la réflexion religieuse et à la prière collective pour l'unité.

Agréer, cher Monseigneur, l'hommage de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

† D. J. Card. MERCIER, Arch. de Malines.

Bruxelles, 21 janvier 1926.

Monseigneur,

Dans l'épreuve qu'il a plu à Dieu de m'envoyer durant ces dernières semaines, je ne puis exprimer tout le plaisir et la consolation que j'ai éprouvés à recevoir la visite de notre ami vénéré Lord Halifax. Il m'a parlé du constant désir d'union dont vous êtes animé. Je suis heureux de cette assurance qui me fortifie à l'heure présente.

« *Ut unum sint* », c'est le désir suprême du Christ. C'est le désir du Souverain Pontife; c'est le mien; c'est aussi le vôtre. Puisse-t-il se réaliser dans toute sa plénitude!

Les marques de sympathie que Votre Grâce a bien voulu me transmettre m'ont profondément touché. Je vous en remercie de tout mon cœur et je prie Votre Grâce d'agréer les assurances de mon religieux dévouement.

† D. J. Card. MERCIER, Arch. de Malines.

Lettre de Lord Halifax au directeur du *Times* :

« MONSIEUR, »

« Les trente-six dernières années de la vie de l'abbé Portal ont été remplies par la tentative de promouvoir l'Union chrétienne et de faire mieux connaître, sur le Continent, en particulier en France et en Belgique, l'Eglise d'Angleterre, son histoire et son enseignement. La mort de l'Abbé me pousse, moi qui le connaissais si bien, à demander l'hospitalité de vos colonnes pour donner sur sa vie des détails susceptibles d'intéresser beaucoup de personnes n'ayant eu ni le privilège, ni le plaisir de le connaître personnellement.

C'est en 1890, il y a de cela trente-six ans, qu'a commencé notre amitié. Nous nous trouvons tous les deux à Madère, moi à cause de la santé de mon fils aimé, lui à cause de la sienne propre. L'abbé Portal voulut bien donner des leçons de français à mon fils, aujourd'hui vice-roi des Indes. Nous parlions théologie tout en nous promenant, et il finit par prendre intérêt à ce qui était destiné à devenir le grand objet de sa vie. Je lui donnai l'édition latine du *Book of Common Prayer*, publiée par le docteur Bright et le docteur Medel. Il lut des ouvrages tels que celui de l'évêque de Brechin sur les trente-neuf articles, avec préface du docteur Pusey; *l'Histoire de l'Eglise*, de Palmer, que m'avait un jour recommandée le cardinal Newman; *l'Irénikon*, du docteur Pusey, et *Le Protestantisme et l'Eglise latine*, de Khomiakoff. Une déclaration qu'il fit quelque temps après poussa Mgr Duchêne à publier son article en faveur de la validité des ordinations anglicanes.

« Vers la même époque, l'abbé Portal fondait la *Revue anglo-romaine* qui, sous son inspiration et sa direction a produit trois gros volumes dont l'intérêt est grand et de nature durable. On y trouve, en ce qui concerne toute la question de l'Union, beaucoup de renseignements qu'on ne pourrait se procurer ailleurs.

« Cependant, notre amitié ne faisait que croître. Nous échangeons fréquemment des lettres. Je passai quelque temps auprès de l'Abbé au Séminaire de Cahon; il nous rendit visite en Grande-Bretagne en 1891. En 1894, il fut reçu par Léon XIII, qui émit l'idée que des conférences entre catholiques romains et anglicans seraient possibles et parla de Bruxelles comme de la localité où elles pourraient avoir lieu. L'abbé Portal visita ensuite l'Angleterre, où il vit beaucoup de nos églises, quelques-unes de nos cathédrales et, parmi les prélats, l'archevêque Benson, l'archevêque Maclagan et l'évêque Creighton.

« En 1896, une réunion de personnes influentes eut lieu à Paris sous son initiative : elle avait l'Union pour objet. J'y étais présent et dus prononcer un discours. C'était l'anticipation d'une réunion analogue et plus nombreuse à laquelle l'abbé Portal et moi avons parlé l'année passée à Louvain.

« Mais l'espace me manque pour décrire toute l'incessante activité de l'Abbé. Ce fut en 1913, immédiatement avant la guerre, qu'il vint en Angleterre pour la dernière fois.

Après la guerre nous nous sommes retrouvés en France, et ce fut cette rencontre là qui nous mit en relation avec le cardinal Mercier et aboutit aux conférences de Malines de ces cinq dernières années. Je n'en parlerai pas aujourd'hui; je dirai seulement que j'espère qu'un compte rendu de ce qui s'est passé au cours de ces conversations pourra être livré à la publicité. Alors, lorsque toute l'histoire du passé aura été racontée, on verra que la question de l'union est redevable de sa position actuelle à l'abbé Portal plus qu'à qui que ce soit (exception faite du cardinal Mercier lui-même) à son initiative, à ses capacités, à son dévouement.

Aujourd'hui j'ai perdu le meilleur et le plus cher de mes amis. Nous avions l'un dans l'autre la même confiance sans bornes.

Sa mort, à notre point de vue au moins, est un malheur irréparable.

« Si j'en avais le temps et si j'avais à ma disposition plus d'espace, je voudrais dire bien d'autres choses encore. Je me contenterai, pour montrer l'esprit qui présidait aux conversations de Malines, de citer le passage suivant d'une lettre que l'abbé Portal m'écrivait en mars dernier. Je reproduirai aussi une lettre du cardinal Mercier à l'archevêque de Cantorbéry écrite à la veille de la maladie qui a emporté le cardinal. Voici la lettre de l'abbé :

« *Merci de votre affectueuse lettre. Oui, il nous faut utiliser de notre mieux les dernières années qui nous restent et jouir d'une amitié employée à travailler pour l'Eglise. Elle a été amplifiée et renforcée par l'objet qui a sanctifié cette amitié, objet pour lequel nous avons lutté au milieu de difficultés de tous genres.* »

« L'abbé Portal ne pensait guère, lorsque nous nous tenions côte à côte près du lit de mort du cardinal Mercier en janvier dernier, qu'il lui restait si peu de temps à vivre. Cinq mois à peine viennent de s'écouler depuis et le voilà rappelé à son tour et abandonnant cette œuvre d'Union à laquelle nos vies avaient été si longtemps consacrées.

Deux jours avant de mourir le cardinal me disait qu'il laissait à ma discrétion le soin de décider du moment où la lettre ci-dessus mentionnée pourrait, avec le consentement de l'archevêque de Cantorbéry, être publiée. La mort de l'abbé Portal paraît suggérer que ce moment est venu. L'assentiment de l'archevêque de Cantorbéry a été obtenu : il me permet aussi de publier la lettre que le cardinal lui écrivait deux jours avant de mourir. »

« Agréez, etc.

2 juillet.

HALIFAX.

A la gloire de Rubens

On ne saurait trop rendre hommage à ce grand Flamand qui fut peut-être le type le plus représentatif des qualités de notre race. Beaucoup de livres lui ont été consacrés, Max Rooses, Michiels, Emile Michel l'ont étudié comme artiste, Gachard nous l'a montré homme politique et diplomate, mais l'on ne possédait pas d'ouvrage synthétique condensant en des pages faciles à lire le résultat des travaux antérieurs et caractérisant ainsi la puissante personnalité du génial artiste.

Cette lacune a été comblée par un de nos meilleurs littérateurs (1). S'aidant des soixante-quatre reproductions des œuvres les plus caractéristiques de Rubens, mises à sa disposition par l'éditeur Van Oest, M. Gustave Vanzype nous expose à grands traits la vie et l'œuvre, aussi belles et aussi éloquentes l'une que l'autre, de l'artiste le plus admirable, le plus étonnant et le plus fécond de notre pays et peut-être du monde entier.

Une mode littéraire s'est attachée depuis quelque temps à donner la forme d'études biographiques à des œuvres dans lesquelles l'imagination joue le principal rôle. M. Louis Bertrand nous a évoqué un Louis XIV, et M. René Benjamin nous a montré un Balzac dont la physionomie ne correspond pas exactement à la réalité. Sans méconnaître les faits, ces auteurs les interprètent d'une façon subjective et conjecturale et faussent ainsi l'histoire d'une façon aussi dangereuse que le fait le roman historique. M. Vanzype s'est gardé de verser dans cette erreur; si, comme il

(1) GUSTAVE VANZYPE, *P. P. Rubens*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest 1926, in-4°, 106 p., 64 planches en héliogravure.

ont, sur des points notables, harmonisé les pensées, réalisé un « *progress in agreement* ».

Le « *statement* » des accords pourrait, sous une forme explicite, développée, ou sous une forme réduite, être publié. Ce serait un heureux moyen d'entretenir l'intérêt religieux de nos fidèles respectifs.

Mais, à mon humble avis, il serait inopportun de publier le « *statement* » des désaccords.

Des conclusions négatives, quelles qu'elles soient, ne pourraient avoir d'autre effet que de susciter des polémiques de presse, de réveiller des animosités séculaires, de creuser des divisions, au détriment de la cause à laquelle nous avons résolu de nous dévouer.

Fidèles à notre point de départ, nous avons à mettre progressivement au jour ce qui est de nature à favoriser l'union; ce qui y fait obstacle doit être écarté ou différé.

Notre pensée, à l'origine, ne fut pas, en effet, d'examiner dans un espace de temps déterminé, quelques questions de théologie, d'exégèse ou d'histoire, avec l'espoir d'ajouter un chapitre d'apologétique ou de controverse aux travaux scientifico-religieux de nos devanciers; non, nous nous sommes trouvés, face à face, hommes de bonne volonté, croyants sincères, qu'épouvantaient le désarroi des idées, la division des esprits de la société actuelle, attristés par les progrès de l'indifférence religieuse et de la conception matérialiste de la vie qui en est la conséquence, nous avions présent à la pensée le vœu suprême d'union, d'unité de notre divin Sauveur : « *Ut unum sint* », « ah! s'ils pouvaient tous ne faire qu'un! » Et nous nous sommes mis à l'œuvre, sans savoir ni quand ni comment l'union souhaitée par le Christ pourrait se réaliser, mais persuadés qu'elle était réalisable, puisque le Christ la voulait, et que, dès lors, nous avions chacun une contribution à apporter à sa réalisation. L'union n'est pas, ne sera peut-être pas notre œuvre, mais il est en notre pouvoir et, par conséquent, il est de notre devoir de la préparer, de la *favoriser*.

N'est-ce pas dans ce but élevé, dans un sentiment de foi à la Sagesse et à la bonté de la divine Providence, que la Conférence de Lambeth a été instituée?

N'est-ce pas l'unique objectif de notre cher et vénéré Confrère qui, depuis plus de cinquante ans, voue, avec un zèle admirable, son temps, ses forces, son cœur, à la cause de l'union?

Il me semble entendre encore le vénéré doyen de Wells nous dire, avec une émotion pénétrante, à l'issue de notre première réunion : Depuis quatre siècles, Anglicans et Catholiques romains ne connaissaient que leurs antagonismes mutuels et leurs divisions; pour la première fois, ils se voient pour arriver à mieux comprendre, pour dissiper les équivoques qui les tiennent à distance les uns des autres, pour se rapprocher du but tant désiré de tous : l'unité.

Et quand le vénéré doyen tenait cet émouvant langage, ce n'est pas notre petit groupe fermé qu'il visait, c'était les masses populaires restées croyantes que nous savions tous derrière nous et dont la persévérance dans la Foi au Christ et à l'Église nous est un sujet perpétuel d'angoisse.

Pour ma part, c'est dans cet esprit d'apostolat que j'ai envisagé, dès le premier jour, dans mon entretien avec le vénéré Lord Halifax et avec l'abbé Portal, ma participa-

tion aux Entretiens que mes interlocuteurs me témoignaient le désir d'avoir avec nous. Et quand, en janvier 1924, j'ai exposé à mon clergé et à mes diocésains mon rôle dans nos réunions, c'est sous ce jour que je l'envisageais. Je leur ai rappelé alors la parole de Léon XIII : « Les grands événements de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains. » Et pressentant, redoutant leurs impatiences, je leur remis en mémoire l'enseignement de saint Paul sur la source unique de la fécondité de l'apostolat : « Vous aurez beau planter, arroser vos plantations, un seul peut donner aux organismes leurs croissances, c'est Dieu », « *Neque qui plantat est aliquid neque qui rigat, sed qui incrementum dat, Deus* ». (1 Cor. III, 7.) Et j'ajoutais encore ces paroles que je demande à pouvoir répéter ici : Vous vous impatientez, leur disais-je, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu.

Moissonneurs d'âmes, nous avons à semer à la sueur de notre front et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson; et quand sonnera cette heure bénie, un autre vraisemblablement aura pris notre place. « *Alius est qui seminat, alius est qui metit* ». (Joan IV, 38.)

C'est dans cet esprit de patience chrétienne et de confiance surnaturelle qu'au mois de janvier prochain nous nous retrouverons; contents de peiner et de semer, laissant à l'Esprit-Saint et à l'action de sa grâce le choix du jour et de l'heure de la moisson que nos humbles travaux et nos prières s'efforcent de préparer.

Car, cela aussi, cela surtout, nous devons le dire : nous formons une association d'études, oui, mais davantage encore, une association d'âmes dans une prière commune. Le simple fait notoire de l'existence et du renouvellement périodique de nos réunions est, pour le grand public, une exhortation constante à la réflexion religieuse et à la prière collective pour l'unité.

Agréer, cher Monseigneur, l'hommage de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

† D. J. Card. MERCIER, Arch. de Malines.

Bruxelles, 21 janvier 1926.

Monseigneur,

Dans l'épreuve qu'il a plu à Dieu de m'envoyer durant ces dernières semaines, je ne puis exprimer tout le plaisir et la consolation que j'ai éprouvés à recevoir la visite de notre ami vénéré Lord Halifax. Il m'a parlé du constant désir d'union dont vous êtes animé. Je suis heureux de cette assurance qui me fortifie à l'heure présente.

« *Ut unum sint* », c'est le désir suprême du Christ. C'est le désir du Souverain Pontife; c'est le mien; c'est aussi le vôtre. Puisse-t-il se réaliser dans toute sa plénitude!

Les marques de sympathie que Votre Grâce a bien voulu me transmettre m'ont profondément touché. Je vous en remercie de tout mon cœur et je prie Votre Grâce d'agréer les assurances de mon religieux dévouement.

† D. J. Card. MERCIER, Arch. de Malines.

Lettre de Lord Halifax au directeur du *Times* :

« MONSIEUR, »

« Les trente-six dernières années de la vie de l'abbé Portal ont été remplies par la tentative de promouvoir l'Union chrétienne et de faire mieux connaître, sur le Continent, en particulier en France et en Belgique, l'Eglise d'Angleterre, son histoire et son enseignement. La mort de l'Abbé me pousse, moi qui le connaissais si bien, à demander l'hospitalité de vos colonnes pour donner sur sa vie des détails susceptibles d'intéresser beaucoup de personnes n'ayant eu ni le privilège, ni le plaisir de le connaître personnellement.

C'est en 1890, il y a de cela trente-six ans, qu'a commencé notre amitié. Nous nous trouvions tous les deux à Madère, moi à cause de la santé de mon fils aîné, lui à cause de la sienne propre. L'abbé Portal voulut bien donner des leçons de français à mon fils, aujourd'hui vice-roi des Indes. Nous parlions théologie tout en nous promenant, et il finit par prendre intérêt à ce qui était destiné à devenir le grand objet de sa vie. Je lui donnai l'édition latine du *Book of Common Prayer*, publiée par le docteur Bright et le docteur Medel. Il lut des ouvrages tels que celui de l'évêque de Brechin sur les trente-neuf articles, avec préface du docteur Pusey; l'*Histoire de l'Eglise*, de Palmer, que m'avait un jour recommandée le cardinal Newman; l'*Irénikon*, du docteur Pusey, et *Le Protestantisme et l'Eglise latine*, de Khomiakoff. Une déclaration qu'il fit quelque temps après poussa Mgr Duchêne à publier son article en faveur de la validité des ordinations anglicanes.

« Vers la même époque, l'abbé Portal fondait la *Revue anglo-romaine* qui, sous son inspiration et sa direction a produit trois gros volumes dont l'intérêt est grand et de nature durable. On y trouve, en ce qui concerne toute la question de l'Union, beaucoup de renseignements qu'on ne pourrait se procurer ailleurs.

« Cependant, notre amitié ne faisait que croître. Nous échangeons fréquemment des lettres. Je passai quelque temps auprès de l'Abbé au Séminaire de Cahon; il nous rendit visite en Grande-Bretagne en 1891. En 1894, il fut reçu par Léon XIII, qui émit l'idée que des conférences entre catholiques romains et anglicans seraient possibles et parla de Bruxelles comme de la localité où elles pourraient avoir lieu. L'abbé Portal visita ensuite l'Angleterre, où il vit beaucoup de nos églises, quelques-unes de nos cathédrales et, parmi les prélats, l'archevêque Benson, l'archevêque Maclagan et l'évêque Creighton.

« En 1896, une réunion de personnes influentes eut lieu à Paris sous son initiative : elle avait l'Union pour objet. J'y étais présent et dus prononcer un discours. C'était l'anticipation d'une réunion analogue et plus nombreuse à laquelle l'abbé Portal et moi avons parlé l'année passée à Louvain.

« Mais l'espace me manque pour décrire toute l'incessante activité de l'Abbé. Ce fut en 1913, immédiatement avant la guerre, qu'il vint en Angleterre pour la dernière fois.

Après la guerre nous nous sommes retrouvés en France, et ce fut cette rencontre là qui nous mit en relation avec le cardinal Mercier et aboutit aux conférences de Malines de ces cinq dernières années. Je n'en parlerai pas aujourd'hui; je dirai seulement que j'espère qu'un compte rendu de ce qui s'est passé au cours de ces conversations pourra être livré à la publicité. Alors, lorsque toute l'histoire du passé aura été racontée, on verra que la question de l'union est redevable de sa position actuelle à l'abbé Portal plus qu'à qui que ce soit (exception faite du cardinal Mercier lui-même) à son initiative, à ses capacités, à son dévouement.

Aujourd'hui j'ai perdu le meilleur et le plus cher de mes amis. Nous avions l'un dans l'autre la même confiance sans bornes.

Sa mort, à notre point de vue au moins, est un malheur irréparable.

« Si j'en avais le temps et si j'avais à ma disposition plus d'espace, je voudrais dire bien d'autres choses encore. Je me contenterai, pour montrer l'esprit qui présidait aux conversations de Malines, de citer le passage suivant d'une lettre que l'abbé Portal m'écrivait en mars dernier. Je reproduirai aussi une lettre du cardinal Mercier à l'archevêque de Cantorbéry écrite à la veille de la maladie qui a emporté le cardinal. Voici la lettre de l'abbé :

« *Merci de votre affectueuse lettre. Oui, il nous faut utiliser de notre mieux les dernières années qui nous restent et jouir d'une amitié employée à travailler pour l'Eglise. Elle a été amplifiée et renforcée par l'objet qui a sanctifié cette amitié, objet pour lequel nous avons lutté au milieu de difficultés de tous genres.* »

« L'abbé Portal ne pensait guère, lorsque nous nous tenions côte à côte près du lit de mort du cardinal Mercier en janvier dernier, qu'il lui restait si peu de temps à vivre. Cinq mois à peine viennent de s'écouler depuis et le voilà rappelé à son tour et abandonnant cette œuvre d'Union à laquelle nos vies avaient été si longtemps consacrées.

Deux jours avant de mourir le cardinal me disait qu'il laissait à ma discrétion le soin de décider du moment où la lettre ci-dessus mentionnée pourrait, avec le consentement de l'archevêque de Cantorbéry, être publiée. La mort de l'abbé Portal paraît suggérer que ce moment est venu. L'assentiment de l'archevêque de Cantorbéry a été obtenu : il me permet aussi de publier la lettre que le cardinal lui écrivait deux jours avant de mourir. »

« Agréez, etc.

2 juillet.

HALIFAX.

A la gloire de Rubens

On ne saurait trop rendre hommage à ce grand Flamand qui fut peut-être le type le plus représentatif des qualités de notre race. Beaucoup de livres lui ont été consacrés, Max Rooses, Michiels, Emile Michel l'ont étudié comme artiste, Gachard nous l'a montré homme politique et diplomate, mais l'on ne possédait pas d'ouvrage synthétique condensant en des pages faciles à lire le résultat des travaux antérieurs et caractérisant ainsi la puissante personnalité du génial artiste.

Cette lacune a été comblée par un de nos meilleurs littérateurs (1). S'aidant des soixante-quatre reproductions des œuvres les plus caractéristiques de Rubens, mises à sa disposition par l'éditeur Van Oest, M. Gustave Vanzype nous expose à grands traits la vie et l'œuvre, aussi belles et aussi éloquentes l'une que l'autre, de l'artiste le plus admirable, le plus étonnant et le plus fécond de notre pays et peut-être du monde entier.

Une mode littéraire s'est attachée depuis quelque temps à donner la forme d'études biographiques à des œuvres dans lesquelles l'imagination joue le principal rôle. M. Louis Bertrand nous a évoqué un Louis XIV, et M. René Benjamin nous a montré un Balzac dont la physionomie ne correspond pas exactement à la réalité. Sans méconnaître les faits, ces auteurs les interprètent d'une façon subjective et conjecturale et faussent ainsi l'histoire d'une façon aussi dangereuse que le fait le roman historique. M. Vanzype s'est gardé de verser dans cette erreur; si, comme il

(1) GUSTAVE VANZYPE, *P. P. Rubens*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest 1926, in-4°, 106 p., 64 planches en héliogravure.



L'ENFANT JÉSUS ET SAINT JEAN-BAPTISTE.

le dit dans sa préface, il n'apporte aucun fait nouveau, s'il n'a pas « la prétention de faire œuvre d'érudit », il base cependant son étude sur une documentation solide, reste un scrupuleux observateur de la vérité historique et nous montre Rubens tel qu'il fut réellement.

Chez Rubens, la vie explique l'œuvre et l'œuvre éclaire la vie. Il n'est pas possible de séparer l'une de l'autre, car jamais artiste ne fut plus sincère, plus conséquent avec soi-même, plus épris d'idéal et plus conscient de ses devoirs. M. Vanzype l'a compris. Rubens n'est pas de ceux « qu'on peut connaître en n'interrogeant que leurs œuvres » et encore moins « de ceux de qui il vaut mieux tout ignorer en dehors de celles-ci. »

Il n'a pas besoin pour être admiré, de l'indulgence trop souvent réclamée en faveur du génie. Sa mémoire mérite un culte sans réserve; elle nous inspire à la fois l'admiration et le respect, elle nous enseigne la volonté et l'espoir. Toujours Rubens resta un génie sage; son imagination épique est pleine de raison, de science et d'ordre, l'art même ne le soumit pas, c'est lui qui fût le maître de l'art. Le bon sens ne cessa jamais de le gouverner: sa vie privée fut d'une moralité irréprochable; la faveur des rois ne sut pas l'éblouir et il conserva toujours devant les grands une noble indépendance. Les dons de la fortune ne le grisèrent pas davantage, il resta toujours simple et généreux, indulgent et secourable. L'humanisme trop subtil de la fin de la Renaissance ne nuisit ni à la vigueur ni à l'originalité de son génie et il sut toujours éviter le double écueil de la préciosité et de la rhétorique et ainsi, à tous les points de vue, il réalise le type, fort rare, du grand homme dans toute l'étendue du terme.

* * *

M. Vanzype nous montre fort bien le processus de la formation du grand artiste. Il est élevé à la dure école de l'adversité. « Rien n'est grand sans la souffrance. » a dit Bossuet. Dès ses jeunes années Rubens rencontre la douleur. On connaît la tragique aventure

sentimentale qui souilla le ménage du Taciturne et entraîna en même temps la disgrâce et la ruine de Jean Rubens. Ce fut pour le trop faible conseiller d'Anne de Saxe, la prison, l'exil, puis la misère. C'est dans ces pénibles circonstances que Pierre-Paul vit le jour. Il a dix ans à peine lorsque son père meurt. Sa mère est heureusement femme de cœur et femme de tête. Marie Pypelinckx a généreusement pardonné à son mari, elle a soigneusement caché à ses enfants la cause des malheurs de la famille, elle lutte pour l'existence des siens; avec ses faibles ressources, elle prépare ses enfants à réédifier la prospérité de la race, compromise par la faute de leur père et elle leur donnera l'instruction indispensable à leur relèvement social.

Comme tant de grands hommes, Rubens a été formé par sa mère spirituellement et moralement. Son père, dit M. Vanzype, a été un passionné, mais un passionné qui ne se défend pas et qui



LES MIRACLES DE SAINT IGNACE.

vit une piteuse vie... Pierre-Paul aura de la passion lui aussi, mais sa mère lui a légué sa force de caractère, sa noblesse de volonté, sa droiture. Grâce à ses leçons et à ses exemples, il saura ordonner et maîtriser ses passions, et ainsi, cette mère qui fit taire ses souffrances d'épouse, pour que son fils pût avoir confiance en son origine, mériterait, estime, avec raison, M. Vanzype, que sur une place d'Anvers se dressât un marbre portant ces seuls mots : « A la mère de Rubens. »

Des genoux de sa mère, Pierre-Paul passa aux mains d'incomparables éducateurs : les Jésuites, « les Jésuites qui, dit M. Vanzype, à ce moment, rendent à l'Église l'immense service de rétablir un lien entre elle et le savoir ancien. » En même temps qu'une formation religieuse solide et raisonnée, Rubens recevra de ses maîtres, une initiation complète à la culture classique et ainsi se révèle à lui la double source où puisera son génie. Sa jeune imagination trouvera dans le majestueux décor de Notre-Dame à la fois la satisfaction de ses aspirations pieuses et de son amour pour le beau, comme il trouvera dans les préceptes de la religion et dans les leçons des humanistes les règles qui tempéreront les ardeurs de sa passion et lui donneront un parfait équilibre moral et intellectuel.

Par son condisciple Moretus, il entre en contact avec l'ardent foyer intellectuel de la maison Plantin; par son frère, Philippe Rubens, il connaît Juste-Lipse; en même temps il participe à la vie anversoise encore empreinte du cosmopolitisme qui avait marqué la prospérité de notre grand port pendant les deux premiers tiers du XVI^e siècle.

Ainsi, tous les éléments se combinent pour donner à Rubens dès son enfance, de larges aperçus sur les réalités de la vie en même temps que de solides principes.

La même heureuse ordonnance préside à sa formation artistique. Son premier maître, Tobie Verhaecht, peintre médiocre, sans personnalité, lui enseignera les premiers éléments du métier sans exercer un ascendant susceptible de nuire à l'originalité de son élève. Pierre-Paul passe ensuite chez Van Noort, « artiste demeuré très près du peuple, ayant gardé de celui-ci, avec la relative ignorance, la vigueur ». Cette vigueur inculquée à son élève immunisera celui-ci contre les dangers de l'italianisme trop docile et de l'humanisme trop despotique qu'il rencontrera chez son troisième maître Otto Vaenius. Ainsi Rubens conservera intactes toutes ses qualités originelles et ses voyages en Italie ne parviendront pas à les modifier. Il restera l'artiste le plus représentatif des caractères de sa race.

Ce n'est pas que Rubens reste fermé à toute influence étrangère. Nul homme peut-être ne fut plus réceptif, mais les leçons du dehors, il les adapte à la mesure de son génie; il possède au plus haut degré cette qualité propre au Flamand initié à la culture latine, d'incorporer à son originalité les fruits de l'expérience des autres peuples. Ainsi les nombreux voyages de Rubens, son séjour de huit années à la Cour de Mantoue, ses relations suivies avec les plus grands artistes de l'Italie et d'Espagne lui seront extrêmement précieux et instructifs, mais l'aideront surtout à développer, en la disciplinant, sa propre personnalité.

A trente et un ans, Rubens revient à Anvers. Il est en pleine possession de son génie. L'atmosphère du milieu originel le saisit tout entier, il se contente de l'éclairer d'un reflet d'Italie et, se sentant fort, il va commencer son labeur formidable. Mais son art ne l'absorbe pas uniquement; « cet évocateur des dieux, dit M. Vanzype, se reconnaît le frère et le serviteur des hom-

mes. » Rien d'humain ne lui est étranger. Contrairement à une idée trop répandue qui dit qu'il y a obligation de choisir entre l'art et les communes vertus, il sera un des plus purs artistes que l'humanité ait produits et, en même temps, un homme, intégralement, pour la famille et pour la société. Avec le plus affectueux dévouement, il défend les intérêts de ses neveux, orphelins, il est époux fidèle, père aimant dirigé par le sentiment le plus élevé du devoir, maître et confrère généreux, ami sûr et indulgent, comme le prouve son inlassable charité envers l'ivrogne et libertin Brouwer.

Artiste infatigable, il est en même temps épris d'érudition, avide de s'instruire. Il entretient une correspondance suivie avec les beaux esprits de son temps; il collectionne les livres non pour les laisser dormir sur les rayons, mais pour rester en contact direct avec la littérature classique comme avec les travaux scientifiques modernes. Il s'est fait aménager dans sa maison, à côté de ses galeries d'art et de sa bibliothèque, un petit laboratoire où il étudie les problèmes scientifiques et fait des recherches sur des questions qui l'intéressent, comme le mécanisme des yeux et le mouvement perpétuel.

Le souci du bien public absorbe aussi une partie de son activité. Ce n'est ni par ambition, ni par désir de gloire qu'il accepte les missions diplomatiques dont le charge l'archiduchesse Isabelle, c'est uniquement dans le but de rétablir la paix. Il veut pour tous les hommes le labeur paisible et fraternel et ne ménage pas les grands qui s'emploient lorsqu'il constate que leurs préoccupations sont opposées à l'idéal qu'il poursuit.

¶ Mais le temps qu'il consacre à ses missions n'est pas perdu



RUBENS, vieux

pour les arts. Il écrivait à propos de ses voyages : « Je ne saurais y trouver d'autre profit que de mourir un peu plus instruit. Je me console à la pensée de tous les beaux spectacles qui se sont offerts à moi sur mon chemin. »

* * *

Si de l'étude de la vie de Rubens, on passe à celle de son œuvre, on constate que l'une est aussi saine, aussi ordonnée, aussi bien-faisante que l'autre.

Sa fécondité est sans pareille, il est presque impossible de dresser un catalogue complet de ses tableaux. Certains lui ont reproché d'avoir fait appel à une trop large part de collaboration. On oublie qu'il y a là une pratique admise et parfaitement loyale : Les clients de Rubens ne sont point trompés, selon le prix qu'ils paient, ils ont une œuvre où son génie s'est donné tout entier, ou bien une œuvre conçue par lui, exécutée sous sa direction et parachevée par lui. Mais, même dans ces œuvres de collaboration, se révèle le génie créateur du maître. Grâce à son savoir universel, il aborde tous les sujets avec une égale maîtrise et dans toutes ses grandes compositions, il embrasse tous les éléments de la vie. Tout lui est prétexte, même dans les compositions où il atteint, comme dans la *Descente de Croix* ou dans la *Communion de saint François*, le plus haut degré de l'émotion religieuse, pour introduire un intense battement de vie.

On lui reprochera même de n'être que le peintre de la chair, on lui reprochera ses nus jugés trop audacieux, on lui fera grief de l'ampleur trop lourde qu'il donne à ses figures féminines. Avec raison, M. Vanzype demande pourquoi la critique se montre plus sévère pour Rubens que pour Rembrandt, dont la vision de la beauté féminine est trop souvent déformante et pour Boucher, de qui les nus sont entachés de polissonnerie. Certes, l'un et l'autre sont plus éloignés que Rubens de la beauté pure et de la souple harmonie.

On sait avec quelle indignation Rubens, à son arrivée à Mantoue se refusa à peindre pour Vincent de Gonzague une série de portraits indiscrets des beautés célèbres pour une galerie secrète. C'est que dans la représentation de la chair, il n'a pas recherché l'inquiétude morbide ou la volupté, mais comme le dit d'une façon fort heureuse M. Vanzype « ce que le peintre contemple, ce qui l'exalte, ce » ne sont pas les formes féminines, c'est la vibration de la matière » vivante, son épanouissement et son rayonnement, le mouvement mystérieux qui l'anime, l'action qui est en elle et qui » se communique à toutes choses, qui se continue en frissons » dans l'atmosphère, y fait courir quelque chose comme une » circulation sanguine, avec la lumière et se confondant avec » elle. »

Et, comme le remarque fort judicieusement l'auteur, Rubens a peint la nudité de l'enfant avec autant d'ardeur et d'emportement que celle de la femme. Il y a la même allégresse dans la *Guirlande de fruits*, dans les saints Innocents autour de la Vierge du Louvre, que dans le *Jugement de Paris* ou les *Filles de Leucippe*.

On a aussi reproché à Rubens de n'avoir connu que la splendeur matérielle et d'être incapable d'exprimer l'émotion intérieure, la spiritualité, tout comme l'élégance et la grâce. Seuls des observateurs superficiels peuvent formuler semblable critique; pour qui connaît son œuvre, Rubens est le maître de toutes les expressions de la peinture, il dispose de tous les éléments du langage du peintre et c'est chez lui que, depuis trois siècles, d'innombrables grands artistes ont étudié ce langage. De tous les artistes Rubens est le plus peintre, et aucun art n'est plus éloigné que le sien de la peinture littéraire et de la peinture philosophique. Cependant, ces tableaux donnent à penser, en est-il même de plus troublants que son autoprotrait de Vienne? Rubens s'y est représenté vieux; il a soixante ans et paraît même plus âgé. Sept ans

plus tôt, il a commis la seule inconséquence de sa vie si ordonnée en épousant Hélène Fourment; âgée de seize ans, nièce de sa première femme. Malgré cette disproportion d'âge, cette union fut paisible, mais entre le maître génial et cette jeune femme d'intelligence médiocre, le bonheur pouvait-il régner? « La goutte insensiblement, en des crises de plus en plus fréquentes, engourdissait la main prodigieuse » et bien que cette main ne fut jamais vaincue et continuât jusqu'au bout à enfanter des chefs-d'œuvre, la souffrance physique et plus encore la souffrance morale ont mis leur empreinte sur la physionomie du peintre. Mais la lassitude et l'amertume qui s'expriment dans ce portrait constituent une exception, les œuvres des dernières années du maître : Des paysages riants des environs de son château d'Ellewynt, son *Jugement de Paris*, sa *Ronde*, du Prado, ses *Horreurs de la guerre*, débordent de vie et de puissance. Jusqu'au bout, il a voulu relever le courage des hommes et il n'y a pas une plainte dans son œuvre.

« C'est pour cela, conclut M. Vanzype, que de tous les peintres, Rubens est le plus grand, c'est pour cela que c'est lui qu'il faut aimer davantage, c'est à lui qu'il faut demander des leçons. »

Aussi est-ce avec une patriotique fierté qu'on lira le nouveau livre consacré à la gloire du puissant génie, dont la personnalité mérite entre toute l'admiration enthousiaste et le respect.

Vicomte CH. TERLINDEN.

Louis XVII et la légende des faux dauphins (I)

III L'IMPOSTURE.

Multitude de faux Dauphins. — Les fausses Jeanne d'Arc. — Romans pris pour des documents. — Hervagault. — Mathurin Bruneau.

C'est seulement une erreur de raisonnement de dire : les faux dauphins sont des imposteurs parce que le vrai Dauphin est mort au Temple. L'imposture des prétendants est d'un ordre de certitude beaucoup plus parfait encore que la mort au Temple de Louis XVII. Pour que l'évasion soit possible, il faut un concours d'in vraisemblances qui ne sont pas croyables, mais aucun de ceux qui se sont présentés comme le dauphin ne pouvait être lui.

La preuve contraire parfaite résultait pour tous d'impossibilités physiques ou morales absolues.

Au soir de sa vie, Madame Royale récapitulait ceux qui s'étaient présentés à elle en réveillant ses douleurs pour se faire reconnaître comme son frère.

Il y en avait vingt-sept! Des fous et des escrocs. Il y a des gens qui font reproche à la duchesse d'Angoulême de n'avoir pas reçu cette tribu de faux dauphins! La plus simple prudence et la plus élémentaire dignité ne lui permettait point une telle démarche. Chaque fois qu'on lui a présenté l'ombre d'une preuve, elle l'a examinée, et, comme c'était une femme de bon sens, elle n'en a jamais trouvé qui ébranlât sa certitude.

Il ne faut pas s'étonner de cette floraison. Après les émotions de la Terreur, après les espoirs trompés de tous ceux qui avaient cherché à sauver Louis XVII, il était impossible qu'il ne surgît pas des faux dauphins. Sans remonter aux fausses Smerdis et aux faux Dmitri, il y avait bien eu de fausses Jeanne d'Arc!

Plusieurs faux dauphins copièrent leur histoire dans un livre

(1) Cf. *La revue catholique des idées et des faits*, du 18 et 25 juin 1926.

qui contait l'évasion sans autre prétention que d'être un roman, *Le Cimetière de la Madeleine*, de Regnault-Barin. Nous avons trouvé l'année dernière des gens qui prenaient pour un livre d'histoire le roman de M. O. Aubry : *Le Roi perdu* (1).

Le premier faux dauphin, qui fit beaucoup de dupes, Jean-Marie Hervagault, condamné trois fois pour escroqueries à Châlons, à Vire et à Vitry-le-François, de 1799 à 1802, avait trouvé un grand aumônier dans la personne de Lafont de Savine, évêque de Viviers, un des quatre évêques d'ancien régime qui avaient prêté le serment constitutionnel.

En 1815, on arrête à Saint-Malo un aventurier qui arrive d'Amérique, dit s'appeler Charles de Navarre et signe Daufin-Bourbon. Pendant dix-huit mois qu'il est hospitalisé au dépôt de vagabondage de Rouen, il se fait un parti, et quand il comparait sous le nom de Mathurin Bruneau devant le tribunal correctionnel de cette ville, qui le condamne à cinq ans de prison, le 5 février 1910, plus deux ans pour outrages aux magistrats, il apparaît si ridicule que ses dupes veulent supposer qu'on a substitué un condamné complaisant au prétendant qui les avait séduites.

A

RICHEMONT.

La version de l'évasion. — Les deux récits contradictoires de sa vie. — La tombe de Gleizé. — L'identité probable.

Silvio Pellico connu, dans une cellule voisine de la sienne, un prisonnier qui se disait Louis XVII.

En effet, en 1820, le duc de Modène avait signalé et livré à l'Autriche un personnage qui se prétendait le Dauphin et que différents détails semblaient révéler comme un agent bonapartiste. Détenu par mesure de haute police jusqu'en 1825, libéré alors, le gouvernement de la Restauration ayant déclaré s'en désintéresser, le prisonnier de Milan reparait en 1828 sous le nom de baron de Richemont. La cour d'assises de la Seine le condamna, en 1834, pour complot, mais l'acquitta du chef d'escroquerie, ce qui lui permit de déclarer que son identité royale avait été reconnue par les jurés.

Tout de suite évadé, compris dans l'amnistie de 1840, il recueillit la plus riche clientèle de dupes qu'un faux dauphin ait jamais pu se faire.

On peut voir, dans la correspondance d'Eugénie de Guérin, les succès qu'il eut dans le monde et le prestige qu'il exerçait. Le sculpteur Foyatier crut en lui.

Il prétendait s'être évadé du Temple le 19 janvier 1794, lors du déménagement et avec la complicité de la femme Simon.

Qu'était-il devenu ensuite? Dans une première version, il avait combattu à l'armée de Condé, puis à l'armée d'Égypte, sous Kléber et, à Marengo, sous Desaix. Plus tard, au Brésil, contre diverses tribus indiennes que la géographie vulgaire fait habiter plutôt l'Amérique du Nord.

Il en revenait quand il fut arrêté à Modène.

Fualdès n'aurait été assassiné que parce qu'il détenait ses papiers.

Dans une seconde version qu'il donna plus tard, il avait été caché en Vendée, et c'était lui qui avait déjà revendiqué sa personnalité sous les noms successifs de Hervagault et de Mathurin Bruneau.

— Mais ces deux personnages sont morts, l'un à Bicêtre, l'autre au Mont Saint-Michel. Leur décès a été régulièrement constaté.

— Ces actes de décès ne sont que de nouveaux faux qui valent tout juste l'acte du 12 juin 1795. Il n'y a pas eu plusieurs dauphins, il n'y en a qu'un, obstiné à réclamer son nom sous les masques les plus divers.

— Mais Monseigneur, lui objectait sa dévote la plus enthousiaste, la comtesse d'Apchier, pourquoi, dans vos premiers écrits, traiter d'imposteurs ceux qui n'avaient été que vos incarnations

provisoires, et faut-il tenir pour des fictions tant d'exploits à l'armée de Condé, à Marengo et dans les Amériques?

— Parfaitement, répliquait Richemont sans embarras. Hervagault et Bruneau ayant été l'un et l'autre condamnés en justice, il fallait bien dissimuler mon identité avec eux pour n'être pas forcé de purger leurs condamnations.

L'absurde à ce degré touche au sublime. Ce ne serait pas assez de dire que M^{me} d'Apchier trouva l'explication valable, sa ferveur s'en accrut et, jusqu'à la fin, les générosités de ses fidèles valurent une liste civile à cet homme admirable.

(Il mourut au château de M^{me} d'Apchier, à Gleizé Rhône), le 10 août 1853; elle fit déclarer sa mort à l'état civil sous le nom de Louis-Charles de France, né à Versailles, et inscrire sur sa tombe :

CI-GIT LOUIS-CHARLES DE FRANCE
FILS DE LOUIS XVI
ET DE MARIE-ANTOINETTE
NÉ A VERSAILLES LE 17 MARS 1785
MORT A GLEIZÉ LE 10 AOUT 1853

Six ans plus tard, M. de Beauchesne provoqua un jugement rectificatif de l'acte de décès; mais on constate que ce jugement ne fut jamais exécuté par la transcription : la pierre tombale fut seulement retournée.

Richemont ne laissant que des filles naturelles, sa légende a gardé peu de défenseurs : M. Jean de Bonnefon est le plus notoire.

Pas n'est besoin de dire qu'il n'était pas plus baron de Richemont que duc de Normandie. Il ne fut jamais identifié de façon sûre. On le condamna sous le nom de Hébert, qu'il avait pris un moment à Rouen. Il semble avoir été Perrin, de Lagnieu (Ain), ou plutôt deux frères de ce nom, Claude et Jean, se seraient associés pour jouer le rôle, se substituant l'un à l'autre de façon à dépister la police par de prodigieux alibis.

Jusqu'au bout la vie de Richemont est le chef-d'œuvre du roman policier.

B

NAUNDORFF.

Exploitation de l'illuminisme : Martin de Gallardon. — Vintras et la « Doctrine Céleste ». — Naundorff fondateur de religion : Bref de Condamnation de Grégoire XVI. — Ses récits successifs. — Impossibilité de ses versions de l'évasion. — Ses signes physiques. — Le parti naundorffiste. — Identité probable de Naundorff : le déserteur Carl Werg.

Richemont tranchait du grand seigneur voltairien. Des âmes pieuses ne s'en passionnaient pas moins pour lui : comme la voyante de Niederbronn, elles priaient pour sa conversion.

Naundorff s'adressa délibérément et constamment à l'illuminisme religieux.

Quand il arrive à Paris, du fond de la Prusse, il se met tout de suite en rapport avec Martin de Gallardon, ce paysan beauceron, à qui l'ange Raphaël apparaissait en redingote et chapeau haut de forme et qui avait obtenu audience de Louis XVIII. Les croyants de Martin lui firent un premier noyau de fidèles (1).

Plus tard, Vingtras lui amena en masse ses adhérents et Naundorff fonda lui-même une nouvelle religion.

Le livre où il expose s'appelle la *Doctrine céleste* ou « l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans toute sa pureté primitive, telle qu'il l'a prêchée lui-même pendant sa carrière terrestre, révélé de nouveau par trois anges du Seigneur et confirmé par Jésus-Christ lui-même pour la réprobation de l'Eglise romaine avec toutes les preuves de son imposture contre notre Sauveur ».

Grégoire XVI, dans son bref contre Vingtras (à l'évêque de Bayeux, 8 novembre 1843) condamne en même temps Naundorff d'une phrase dédaigneuse :

« Ces erreurs, dit le Pape, concordent tout à fait avec les idées de cet homme perdu qui se titre faussement duc de Normandie. « *Plane congruunt cum mente illius perditii hominis qui falso ducem Normanniae se jactat* (2). »

Le bref de Grégoire XVI est la seule pièce concernant l'affaire Louis XVII qui se trouve aux archives du Vatican et la seule

(1) Cf. G. Lenôtre : *Martin le Visionnaire* (Perrin, 1922).

(2) L'orthodoxie de Naundorff est une question absolument différente de son identité avec Louis XVII. Cependant, il est clair que l'hérésiarque germanique de la « Doctrine céleste » n'a rien de la psychologie d'un Bourbon, même devenu hétéroïque. D'autre part, la condamnation méprisante de Grégoire XVI coupe court à la légende d'après laquelle le Vatican aurait eu la preuve de la survivance.

(1) L'honorable M. Gaudin de Villaine, qui avait fait partie de la commission sénatoriale chargée d'examiner la pétition des Naundorff, écrit sérieusement : « Ce mémoire inédit du comte de Vaisons (1786-1873) fut publié en 1824... la mission à lui confiée fut conduite par M. de Vaisons avec une remarquable autorité et publiée sous ce titre *Relation fidèle des recherches qui me furent prescrites et événements où je fus mêlé d'avril 1819 à juin 1820*, » etc., etc.

M. Octave Aubry, qui n'avait jamais prétendu écrire qu'un roman (Arthème Fayard, éditeur), aura connu là une bonne fortune, que Pierre Benoît doit lui envier.

manifestation d'une opinion du Saint-Siège sur la question (*Osservatore Romano*, 6 avril 1907).

Naundorff apparaît à Berlin à l'automne de 1810 avec le passeport d'un épicier de ce nom, qui lui donne les yeux noirs et les prénoms de Carl Ludwig.

L'épicier, qui lui avait prêté son passeport plus ou moins volontairement, existait réellement et avait pignon sur rue dans la Koëningstrasse. Notre Naundorff, qui avait les yeux bleus, ne soutint pas un instant que le passeport lui convenait, il déclara s'appeler Karl Wilhem, né à Wesmar, plus tard il dira Weimar. Nous le voyons exercer le métier d'horloger à Berlin, puis à Spandau (1812) et à Brandebourg (1822). Là, il fut poursuivi comme incendiaire, puis comme faux monnayeur, et, pour la première fois, nous le voyons revendiquer une origine princièrre. Si sa prétention avait été prise au sérieux, elle eût entraîné l'incompétence du tribunal, la Prusse ne laissant pas juger par les tribunaux ordinaires les membres des familles souveraines.

C'était bien la première fois qu'il émettait cette prétention : il avoue n'avoir jamais révélé jusque-là sa royale origine à Joanna Einert, qu'il avait épousée six ans plus tôt. Il n'en fut pas moins condamné à trois ans de réclusion par le tribunal de Brandebourg, jugement confirmé par le sénat criminel de la Chambre royale de Berlin.

Le jugement du 13 août 1825 résume ainsi les prétentions du condamné : « L'inculpé dit notamment qu'il est le fils d'un membre de la famille royale de France et qu'il fut arraché des bras de ses parents à l'époque de la Révolution; qu'après avoir souffert des persécutions de plus d'un genre, il retrouva son père et qu'en sa compagnie et avec celui qui l'éleva, le traitant comme sien, et lui apprit l'horlogerie, il erra longtemps par divers pays, tremblant sans cesse d'être déconvert et arrêté, qu'ayant éprouvé maintes vicissitudes, il fut séparé de son père et ensuite entra dans le corps franc du duc de Brunswick. »

Dans la Confession de Brandebourg, qui représente le premier état des revendications de Naundorff, il serait donc non le dauphin, mais le fils d'un Bourbon émigré.

Fixé après sa libération à Crossen, en Silésie, il trouva un conseil dans le *justizkommissar* Pezold qui entreprit sans y réussir la révision de son procès criminel et l'aida à rédiger un mémoire pour lequel il demandait le 22 juillet 1831 une autorisation de publication à la censure prussienne. En même temps il insérait dans la *Gazette de Leipzig* une annonce pour trouver un éditeur.

Cette réclame fut reproduite, à titre de curiosité par le *Constitutionnel* du 7 août 1831 et valut à Naundorff les lettres de ses premiers partisans français. Le Mémoire de Crossen, qu'il ne faut pas confondre, comme le font toujours les Naundorffistes, avec la Confession de Brandebourg, ne fut publié dans une traduction approximative que par la *Légitimité* de 1805. Cette version est suivie d'assez près dans la première publication française : *Louis XVII devant ses contemporains ou Mémoires de Charles-Louis, duc de Normandie* (1834).

Un récit notablement différent est devenu l'évangile officiel du parti : c'est l'*Abrégé des infortunes du dauphin*, qui ne paraît qu'en 1836 et qui est complété sur certains points par l'ouvrage de Modeste Gruau, que Naundorff avait titré comte de La Barre « *Intrigues dévoilées* », 1840.

Si l'imposture de Naundorff pouvait être un instant douteuse, il serait facile de montrer comment ses souvenirs se contredisent en se complétant d'une version à l'autre. Les naundorffistes qui gardent quelque bon sens renoncèrent à défendre les textes primitifs. M. Henri Provins avoue :

« Le mensonge de certaines parties du récit saute aux yeux; il est difficile, sinon impossible, d'admettre que Louis XVII ait vécu la vie dont il narre le développement. Mais, victime d'intérêts et de passions politiques dans le passé comme dans le présent, menacé aussi de le demeurer dans l'avenir, au nom de quelle loi d'iniquité pourrait-on lui dénier le droit d'avoir agi exactement comme ses adversaires, de mentir comme n'avaient jamais cessé de mentir à son endroit ses persécuteurs, eux-mêmes. »

Qu'il mente tant qu'il voudra, mais qu'il ne nous demande pas ensuite de le croire!

Trois remarques suffisent.

« *Louis XVII devant ses contemporains* » a déjà dépouillé le récit de Crossen de l'épisode d'un voyage en Amérique.

Marco de Saint-Hilaire, rédacteur de ce second texte, a eu soin aussi de ne pas parler des boucles « brun noir » du dauphin. En 1831, ni Naundorff ni Pezold ne savaient que Louis XVII était

blond! Ce passage à lui seul prouve si bien l'imposture que la traduction donnée en 1895 par la *Légitimité* a fait un faux plutôt que de le laisser connaître.

Enfin, le mémoire de Crossen était signé Louis-Charles, ce qui était en effet la signature du dauphin et le fut toujours. Mais, quand Naundorff fut à Paris, un de ses souffleurs lui révéla, probablement sur la foi d'une édition fautive de l'Almanach de Versailles, que la vraie signature du second fils de Louis XVI était Charles-Louis. Elle brille ainsi modifiée sur le titre de « *Louis XVII devant ses contemporains* ».

Moi seul, — affirmait le prétendant, — pouvais ainsi me souvenir de l'ordre vrai de mes prénoms que la plupart des documents publics intervertissent.

Malheureusement, la preuve se retourne : Ce n'était pas un souvenir puisque Naundorff avait commencé par signer autrement et c'était même un renseignement complètement inexact. Jamais le dauphin n'avait signé autrement que Louis-Charles.

Sur les circonstances mêmes de l'évasion, Naundorff demeure d'abord dans le vague le plus désespérant.

Il ne donna de version un peu détaillée qu'en 1836 dans l'*Abrégé des infortunes*.

M^{me} Atkins était morte le 2 février 1836 et M. Gustave Bord, dans les admirables études qu'il a publiées sous le titre *Autour du Temple*, a pu conjecturer que les conseils de Naundorff, qui avaient sur quelque chose de ses souvenirs et de ses papiers, Morel de Saint-Didier par exemple, avaient averti jusque-là l'imposteur de ne pas s'exposer à un démenti.

Il est possible que le dossier Atkins ait fourni quelques éléments aux fabricateurs de fausses lettres de Laurent que Naundorff invoque alors sans consentir jamais à dire de qui il en tenait même la copie.

Mais sur le fait même de l'évasion, il se heurte aux faits les mieux constatés.

A l'en croire, une série de substitués avaient pris sa place au Temple pendant qu'il était caché dans les combles, puis il serait sorti dissimulé dans le cercueil de son dernier sosie, celui que les médecins avaient autopsié.

Le substitué aurait été enseveli au Temple même et le char funèbre était si habilement truqué qu'il put emmener dans un asile sûr Louis XVII, pendant qu'on déposait au cimetière Sainte-Marguerite le cercueil où l'on avait remplacé son corps par un poids égal de paperasses après sa sortie du Temple.

Il fallait certes un corbillard de haut luxe pour que les ornements et les draperies pussent cacher les artisans de cette substitution!

Par malheur, la Révolution avait supprimé l'usage des chars funèbres comme contraires à l'égalité et tout, les procès-verbaux, les souvenirs des témoins, les estampes de l'époque, atteste que le cercueil fut porté du Temple au cimetière Sainte-Marguerite par quatre porteurs qui se relayaient deux à deux.

Faut-il ajouter que le pseudo-Louis XVII, qui abonde en souvenirs de Versailles, des Tuileries et du Temple, est frappé d'une amnésie absolue quand il s'agit de préciser le moindre détail sur la partie de son existence qui suit sa délivrance.

Il récitait à M^{me} Marco de Saint-Hilaire les noms de ses douze femmes de chambre et celle-ci s'émerveillait d'une mémoire aussi fidèle, sans se douter qu'il est facile d'apprendre par cœur une page d'almanach; mais jamais il n'a pu dire le nom de la veuve d'un Suisse, tué au 10 août, qui aurait été sa première hôtesse après son évasion, ni du second mari de cette excellente femme qui lui apprit son métier d'horloger.

Un seul détail : sa mère adoptive ne parlait qu'allemand.

Cela n'a pas empêché les derniers tenants de cette fantasmagorie de vouloir l'identifier avec une dame Himely-Leschot, de la Chaude-Fonds, c'est-à-dire de la Suisse française, dont ils n'ont du reste pu trouver aucune trace à l'état-civil.

Quand Naundorff donne le nom d'un personnage mêlé à sa délivrance, il est impossible.

C'est ainsi qu'il nomme un Montmorin, mais celui-ci a été égorgé dans les massacres de septembre. Sur quoi la foi de ses dupes redouble : nouvelle preuve que l'histoire est menteuse, Montmorin a été sauvé des massacres comme le dauphin du Temple. Aucun de ses partisans n'a pourtant osé défendre l'authenticité du secret qu'il confiait dans l'intimité et que Gruau de la Barre imprima après sa mort dans les *Intrigues dévoilées* : le rôle pris par le marquis de Briges à la vie errante de Louis XVII. Le grand écuyer de Louis XVI, qui fit l'office de sa charge jusqu'au 10 août avait laissé des souvenirs et des descendants. Les naundorff-

fistes en sont réduits à dire que, sans doute, un des hôtes du jeune roi a pris faussement ce nom et que Montmorin était peut-être aussi un pseudonyme.

Naundorff, brun aux yeux bleus, n'offrait, d'après tous ses portraits, aucun signe de ressemblance vérifiable avec les Bourbons. Mais, affirment ses partisans, il aurait eu des signes inimitables : le cou ridé, une excroissance au sein identique, et surtout « sur la cuisse le signe du Saint-Esprit, c'est-à-dire une forme de pigeon essoré et plongeant ».

C'est le signe du Saint-Esprit, plus que ses récits saugrenus, qui a fondé la foi en Naundorff dans un certain nombre d'âmes.

Or, il ne l'avait pas et le vrai dauphin ne l'avait jamais eu d'avantage.

Après sa mort, les siens firent décrire par trois médecins les cicatrices, les signes caractéristiques reconnaissables sur son cadavre. Ce procès-verbal signale seulement sur la cuisse gauche une « tache de mère », sans forme caractéristique, et le premier des fidèles admis à la contempler, M. Alcouys, de Cahors, la décrivait comme représentant un lion couché.

Mais surtout jamais Louis XVII n'avait eu cette marque caractéristique. Naundorff n'a même pas essayé de produire un témoignage de troisième ou quatrième main lui attribuant. On sait la place que tient dans sa légende la reconnaissance que fit de lui une ancienne femme de chambre du dauphin, M^{me} Rambaud ou de Rambaud. Cette ancienne berceuse de Louis XVII est le témoin privilégié, la nourrice d'Ulysse. Prévoyant qu'elle mourrait avant de pouvoir déposer en justice, elle a rédigé un procès-verbal des signes auxquels elle avait reconnu son ancien maître; pas un mot du signe du Saint-Esprit.

On nous dit que c'était par pudeur, le signe étant trop mal placé!

M^{me} de Rambaud reconnaît le dauphin à ses marques d'inoculation au bras gauche : elles étaient, dit-elle, en triangle, ce qui est exact, et Naundorff les avait bien telles, comme peut-être cent mille personnes à cette époque-là. Mais il ne les avait visibles qu'au bras gauche; or, les procès-verbaux d'inoculation du dauphin ont été conservés par hasard et précisent que l'opération avait également bien réussi aux deux bras; le vrai Dauphin aurait donc montré des traces semblables au bras droit.

Enfin, Louis XVII avait un signe particulier peu connu et inimitable : son oreille était fort mal faite; le lobe inférieur développé de la façon la plus disgracieuse. Ceux qui le coiffaient s'arrangeaient pour dissimuler ce petit défaut de conformation sous ses boucles blondes et presque tous les artistes le représentent ainsi, l'oreille invisible. Mais elle apparaît avec sa forme inélagante dans le portrait de Lucas, par exemple. Il n'est pas besoin de rappeler la valeur anthropométrique de la forme de l'oreille : celle de Naundorff n'avait rien d'anormal (1).

De son vivant, Naundorff eut des dupes, assez pour en tirer des ressources importantes, mais il n'égalait pas le succès de son rival Richemont.

Seulement, seul des faux dauphins, il a laissé postérité, en sorte que ceux qui tiennent à une dynastie de légende n'en ont pas d'autre à qui porter leurs hommages.

Il avait réussi à faire inscrire ses deux derniers enfants à l'état civil de Camberwel, sa résidence d'Angleterre, comme fils du duc de Normandie, et, quand il mourut à Delft (Hollande), le 10 août 1845, son fils Karl-Edward, et son ami Gruau réussirent à le faire inscrire à l'état civil comme Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie.

Gruau ne manque pas, dans le même acte, de se titrer comte de la Barre, ce qui suffirait à mesurer la valeur de ce papier.

(1) C'est M. Laurentie qui a publié le portrait de Lucas et en a signalé l'importance. Le rappel de cette remarque paraît avoir ému les Naundorff. « Louis, prince de Bourbon », écrit (*Crible*, février 1926) : « Consultons le procès-verbal d'autopsie Il est muet sur cette circonstance si importante. Le petit mort de la tour du Temple n'était donc pas Louis XVII, puisque ses oreilles ne présentaient aucune difformité qui eût attiré l'attention de l'un des quatre médecins. Le mort était donc l'un des substitués. »

Le procès-verbal d'autopsie, est-il besoin de le dire, ne décrit que l'état des organes qui peut avoir quelque rapport avec le décès. Il n'a rien d'un signalement, ne donne même pas la couleur des cheveux et des yeux.

Mais, quand Naundorff est mort, sa famille et ses partisans, qui n'ont pas fait faire l'autopsie, ont fait dresser par des médecins hollandais un procès-verbal de tous les signes caractéristiques du cadavre. La difformité de l'oreille qui eût attiré l'attention des médecins n'y figure point; ce raisonnement princier suffirait à notre démonstration.

Sur la tombe la famille fit écrire :

ICI REPOSE

LOUIS XVII

CHARLES-LOUIS, DUC DE NORMANDIE,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

NÉ A VERSAILLES, LE 27 MARS 1785,

DÉCÉDÉ A DELFT, LE 10 AOUT 1845.

Acte et inscription n'ont pas plus de valeur, c'est l'évidence, que l'acte et l'épithaphe de Gleizé, qui rendent le même témoignage à Richemont, et qui, sans M. de Beauchesne, subsisteraient toujours.

Si l'épithaphe de Delft prouvait quelque chose, elle établirait seulement que Naundorff n'a jamais su l'ordre vrai des prénoms du dauphin, qui ne s'est jamais appelé Charles-Louis, mais Louis-Charles.

C'est cependant l'existence de cette pierre tombale et l'erreur imposée à l'état civil hollandais qui sont devenues la « preuve » le plus volontiers invoquée par les naundorffistes. D'après eux, la Hollande a reconnu leur prince. La Cour de Hollande n'a jamais, est-il besoin de le dire, traité les Naundorff en membres d'une famille souveraine.

Quand Adelbert, troisième fils de Naundorff, fut naturalisé hollandais, le gouvernement ne permit pas que son acte de naissance de Camberwel, avec les titres princiers qu'il énonçait, figurât dans le dossier de naturalisation : il fut remplacé par un simple acte de notoriété où le nom de Bourbon figurait bien comme patronyme, mais sans aucune qualification rappelant la prétendue origine royale.

Les naundorffistes n'en répètent pas moins que les « gouvernements de Prusse, de France et de Hollande ont cru vraiment que Naundorff était Louis XVII ».

La conviction du gouvernement prussien s'était manifestée en donnant l'ordre de condamner Naundorff comme faux monnayeur pour le disqualifier. Celle des gouvernements de France s'est affirmée par des témoignages du même ordre.

Ce serait prêter du sérieux à l'absurde que de discuter, même d'un mot, la prétendue croyance de Louis XVIII qui se serait manifestée successivement en laissant assassiner le duc de Berry parce que celui-ci croyait à la survivance, et puis en recommandant à Charles X de céder le trône à son neveu par un testament qui fut subtilisé. Nous aurions regret à dé tromper ceux qui peuvent croire à la fois chez le même homme à tant de scélératesse et à tant de scrupules; ces possédés d'un délire d'interprétation sont à leur place dans les rangs naundorffistes.

Louis-Philippe manifesta sa croyance en Naundorff et le faisant expulser comme étranger — après l'avoir laissé dédaigneusement intriguer plusieurs années.

Enfin, la preuve que la justice française est convaincue au fond de l'origine bourbonnienne de Naundorff, c'est que, évidemment par ordre, elle a repoussé par un jugement du tribunal de la Seine de 1851 et par un arrêt de la Cour de Paris du 28 février 1874, la revendication d'état introduite devant elle.

Jules Favre avait plaidé pour les Naundorff avec une conviction sincère et un manque de critique tel que sa veuve, publiant le recueil de ses œuvres judiciaires, n'a pas cru devoir y faire figurer cette plaidoirie affligeante pour l'esprit critique du grand orateur républicain qui cite sans sourcilier comme mémoires de Napoléon les apocryphes de Lamothe-Langon.

On sait que Jules Favre scella le traité de Francfort du cachet d'une bague que ses clients lui avaient offerte. Edouard Drumont a souligné la convenance qu'il y avait à ce que ce rhéteur vain souscrivit la victoire de l'Allemagne d'un emblème qu'il tenait de l'imposteur allemand auquel sa naïveté avait cru.

En 1911, M. Boissy d'Anglas, qui portait le nom d'un conventionnel célèbre et qui était sénateur de l'Ardèche, se passionna pour la cause de la survivance. Loyalement, du reste, il ne prétendait se prévaloir d'aucune tradition conservée dans sa famille. Il fit présenter aux Naundorff une pétition pour demander au Sénat de recommander leur prétention au ministre de la Justice. L'affaire fut savamment montée et, quelque temps, le bruit courut que des preuves de l'évasion et de l'identité étaient enfin trouvées. Mais ce débat public ainsi imprudemment provoqué fut désastreux pour les Naundorff qui avaient profité en quelque mesure du dédain dans lequel tous les historiens avaient tenu jusque-là leurs revendications.

Les études de MM. Lenôtre, Gustave Bord, François Laurentie, H. Monin, G. de Manteyer firent sur la question une lumière nouvelle. Le rapport présenté au Sénat par Boissy d'Anglas apparut ce qu'il était, un chef-d'œuvre d'erreurs et d'ignorance. Le pauvre

homme citait même inexactement le texte des lois révolutionnaires sur l'état civil. A la séance du 28 mars 1911, le Sénat passa à l'ordre du jour sur la pétition après un débat où Boissy d'Anglas s'effondra. Il n'y eut même pas de scrutin, mais tous les journaux notèrent qu'au vote à mains levées, il n'avait recueilli que trois voix, y compris la sienne (1).

Ce fut à cette occasion que M. de Manteyer révéla avec la plus haute vraisemblance la véritable identité de Naundorff. Celui-ci avait eu l'imprudence, dans ses premiers souvenirs, de raconter que le Naundorff dont il aurait pris le nom avait été lié avec une certaine Christiane Hassert, que lui-même fit passer pour sa femme à Berlin et à Spandau. Ce Naundorff, c'était lui-même, et les registres de l'état civil de Halle donnent le vrai nom de l'amant de Christiane, dont celle-ci eut deux enfants naturels reconnus : c'était un déserteur du nom de Carl Werg, né à Halle le 3 mai 1777.

Parmi les partisans que peut rencontrer cette dynastie d'imposture et dont la bonne foi est touchante, il faut distinguer deux catégories : les uns épris de merveilleux avant tout, alimentent leur croyance de toutes les invarisemblances et de toutes les impossibilités. Il n'y a qu'à les laisser à leurs rêves.

D'autres, qui raisonnent correctement sur des données fausses qu'ils n'ont pas le temps ou le moyen de vérifier, admettent, par exemple, que l'évasion est prouvée puisque Napoléon l'a sue par Joséphine et que Naundorff peut bien être identifié avec Louis XVII puisque le Vatican en a la preuve et qu'il portait sur son corps le signe du Saint-Esprit. C'est à ceux-là qu'il est bon de faire savoir que Napoléon n'a rien dit de tel, si ce n'est, dans des Mémoires FAUX; que le Saint-Siège n'a connu les prétentions de Naundorff que pour le dénoncer comme imposteur en même temps qu'il le condamnait comme hérésiarque; et que le signe du Saint-Esprit est une invention pure et simple.

On se lasserait à relever les autres contradictions et les autres mensonges démontrés : nous en avons énuméré quelques-uns, car, si peu nombreuses que soient aujourd'hui les victimes de cette escroquerie historique, la qualité des sentiments qu'on exploite en elles vaut qu'on les en avertisse.

MARQUIS DE ROUX.
Ancien bâtonnier de Poitiers

Le « Mensonge » de l'Art

Nous sommes dans un temps qui remet tout en question : les choses du ciel et celles de la terre, l'expérience des anciens et la compétence des doctes. Comme il a tous les caprices de la légèreté, il lui arrive aussi de reposer les vieux problèmes littéraires. C'est ainsi qu'un homme qui parcourt quotidiennement quelques journaux bien choisis peut refaire sa rhétorique une fois l'an, presque sans effort. Il lui suffit de suivre leurs enquêtes. Elles ne posent que de courtes questions : mais, comme on sait, ce sont les plus courtes questions qui mènent le plus loin.

Si l'on vous demande, par exemple, quelles sont les tendances de la poésie d'aujourd'hui, il vous faudra apprécier ces tendances, noter leurs origines, prévoir leurs effets. Voilà la matière d'un gros livre. Si l'on vous demande à quel public s'adresse l'œuvre d'art, une réponse un peu réfléchie vous conduira non seulement à l'histoire des lettres, mais encore à celle des mœurs. Que dis-je? Vous n'échapperez pas au besoin d'examiner l'histoire politique elle-même pour comprendre et faire comprendre qu'entre les auditeurs de Sophocle, ceux de Racine et ceux de

(1) M. de Manteyer : *La pétition Naundorff* (in 8° Peyrot). On trouvera la bibliographie complète des articles de presse dans Laurentie : *L'affaire Naundorff*.

M. Jean-Jacques Bernard, il y a des différences, — car les institutions seules rendent compte de ces différences.

L'enquête que mène en ce moment, dans l'*Avenir* de Paris, M. Roger Giron, nous entraîne comme les autres plus loin qu'on ne pensait.

Elle part d'un propos tenu récemment par M^{me} Colette. Il n'y a aucune sorte d'autobiographie dans mes livres, disait-elle. « Tout est déformé, tout, et c'est par là que j'ai fait œuvre littéraire... J'ai menti... L'art, c'est le mensonge, et c'est parce que je mens que mes livres existent. »

A la suite de quoi Roger Giron demande aux romanciers si dans l'ensemble de leur œuvre, ils ont fait une part à l'autobiographie et si vraiment le premier devoir du romancier soit de mentir.

La réponse à la première question va de soi. Quand on écrit une autobiographie, elle ne s'appelle pas un roman, mais des mémoires. Même romancés, même traités avec les libertés que prend volontiers l'imagination chez les grands artistes, les mémoires gardent leur nom. Ils s'appellent, par exemple, les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Objectera-t-on que Chateaubriand, ici encore, a voulu nous duper? Goethe qui, lui, ne cherche pas à en faire accroire et qui avoue son dessein, nous donne *Vérité et Poésie* pour des mémoires et tout le monde les prend pour tels.

Se raconter dans un roman, c'est presque à coup sûr manquer son but. Il faut sortir de soi. Il faut épouser par l'imagination des vies étrangères, des sentiments et des passions que l'on n'a pas vécus. C'est pour n'obéir point à cette règle que

*Souvent sans y penser un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même.*

On voit que le vieux Boileau avait déjà répondu à Roger Giron.

Il faut sortir de soi si l'on veut créer. Il faut s'oublier. Il restera néanmoins que les personnages de Flaubert porteront la marque profonde de son désenchantement ou de son mépris, ceux de Balzac le signe de ses vastes convoitises. Car si la vie est complexe, l'art ne l'est pas moins. La naissance d'une belle œuvre est mystérieuse comme toutes les générations.

— Mais encore, est-ce le devoir du romancier de « mentir »? On veut dire : d'idéaliser le réel, de le transfigurer ou peut-être même de le travestir. Dans quelle mesure doit-il compter avec « ce qui est », s'en inspirer, l'imiter?

Il ne peut jamais être question, bien entendu, d'une imitation servile, d'une copie. Quand on le voudrait du reste, on serait impuissant à y réussir. Mais faut-il s'approcher, autant qu'on le peut, d'une reproduction fidèle? Convient-il plutôt de s'en écarter délibérément? Est-ce au réalisme qu'il faut tendre, ou à l'irréalisme? Pour prendre des mots plus significatifs : au naturalisme ou au symbolisme?

Tandis que sévissaient les tristes doctrines de Médan, un anglais a répondu à la question par un essai qui n'est pas oublié. Oscar Wilde dans sa *Décadence du Mensonge*, conclut en somme pour l'art contre la vie. Le goût immodéré du paradoxe a conduit le malheureux Wilde à beaucoup de singularités. Néanmoins entre des paralogismes ingénieux, on reconnaît quelques belles vérités méconnues.

Des personnages du drame moderne en Angleterre, il remarque par exemple qu'ils « parlent sur la scène comme ils parleraient ailleurs;... ils sont calqués de la vie et en reproduisent la vulgarité jusqu'aux plus petits détails, ils ont le maintien, les manières, le costume et l'accent des gens réels : ils passeraient sans être remarqués dans un compartiment de troisième classe... Et pourtant qu'elles sont assommantes ces pièces! Elles ne réussissent même pas à produire cette impression de vérité qui est leur seule raison ».

On ne niera pas que ce sévère jugement s'applique à la plupart des pièces du théâtre français d'hier et d'aujourd'hui.

Pour Wilde, Shakespeare lui-même n'est pas sans défaut. Dans les derniers ouvrages du grand tragique anglais, il déplore la prédominance de la prose et « l'excessive importance attribuée à la caractérisation ». Puis il pousse sa critique : « Tous les nombreux passages de Shakespeare où le langage est baroque, vulgaire, exagéré, fantasque, voire obscène, la Vie les inspira — la Vie cherchant un écho à sa propre voix et rejetant l'intervention du beau style à travers lequel seulement elle peut s'exprimer. »

Si grande que l'on fasse la part du paradoxe en de pareils propos, il faut convenir que la réaction critique de Wilde était amplement justifiée par la dégoûtante platitude du naturalisme.

Mais les raisons d'un réactionnaire, si légitimes qu'elles puissent être, ne sont jamais que provisoires. La nécessité de l'action immédiate les condamne à des excès. Ainsi le veut une élémentaire stratégie.

Ce n'est donc point chez Wilde, inspiré par son antinaturalisme que nous irons retrouver les principes de la rhétorique éternelle. Rouvrons plutôt nos maîtres classiques.

Que la nature, prêche Boileau, soit votre étude unique. La Fontaine, La Bruyère, Racine ne parlent point autrement. A son Alceste qui juge la préciosité d'Oronte, Molière dicte un trait décisif.

... Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

L'esthète ne doit pas faire la moue. Encore un coup, il ne s'agit pas d'asservissement à la vie, de plate imitation, de copie scrupuleuse. Des fables de La Fontaine aux tragédies de Corneille et de Racine, des portraits de La Bruyère au roman de M^{me} de La Fayette, le XVII^e siècle tout entier témoigne de sa liberté. Cette nature dont il entend s'inspirer, la domine, il la maîtrise.

— Et pourtant les objections abondent. Qu'est-ce que la nature? Une façon de chaos et presque toujours le contraire exactement du naturel, de cette naïveté qu'André Chénier a définie : une vérité forte et précise (1). On a pu dire que « dans la nature, toute passion vraie, justement parce qu'elle éclate et se fait jour par la ligne du moindre effort s'exprime nécessairement avec une extrême simplicité et une nudité parfaite ». Cette nudité parfaite, cette extrême simplicité sont rares, parce que sont rares les passions vraies.

La nature au surplus n'est-ce point aussi la disgrâce et la déformation, le sentimentalisme bourgeois et populaire, l'emphase épistolaire et oratoire, à quoi cependant il est difficile de refuser le mérite de la candeur et de la spontanéité?

C'est tout cela sans aucun doute. Mais tout cela n'est point matière d'art. « Que dirait-on, demande Fontenelle, d'un peintre qui ne représenterait les hommes que comme ils sont faits communément petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air? Ce serait pourtant la nature. »

Mais nos maîtres français ont pris garde de limiter, et avec une mesure exquise, la signification du mot. La nature qui doit inspirer l'artiste, c'est l'ensemble des réussites que le goût discerne et que la raison reconnaît. Ainsi, même pour danser, ou pour marcher, ou pour parler, il ne suffit pas de s'en remettre à sa spontanéité et à ce que nous appelons notre naturel. Au contraire. « Combien de temps, de règles, d'attention et de travail » il y faut!, confesse encore La Bruyère.

Peut-on mieux reconnaître que l'on s'inspire d'un type quasiment abstrait? C'est que la beauté parfaite, nous dira Chénier, la nature l'indique, mais ne l'exécute que rarement.

C'est donc, en définitive, à la raison et au goût de surprendre cette indication, de la fixer et de l'élever à un type exemplaire.

Nous voilà loin de l'imitation servile, de cette soumission au petit fait vulgaire, à l'anecdote mesquine qui écœure si justement les vrais artistes. Sommes nous plus proches des esthéticiens de l'irréalisme? Pouvons-nous encore parler du « Mensonge » de l'Art?

Il semble bien plutôt que nous rejoignons une vieille formule, souvent employée, rarement entendue : la beauté, c'est la splendeur du vrai.

JEAN VALSCHAERTS.

(1) « Il ne suffit pas dans les arts de ne jamais s'écarter grossièrement de la vérité; il faut être vrai avec force et précision, c'est à dire être naïf. » — (Sur la Perfection des Arts.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'ordre de Citeaux en Belgique

Dom Joseph-Marie Canivez, O. Cit. vient de nous donner sous titre une Belgique cistercienne qui comblera de joie les amis du

grand Ordre, qui répondra surtout aux vœux de ces jeunes recrues dont l'affluence dans les vieux cloîtres, dès le lendemain de la guerre présente un si extraordinaire phénomène,

Me sera-t-il permis de fixer d'abord les idées de mes lecteurs sur ce sujet?

Que sont donc les Cisterciens? Des Bénédictins réformés et transformés. L'Abbé Robert de Molesmes, qui fonda Citeaux

en 1098, était un bénédictin de l'observance de Cluny, et il fonda le *Nouveau Monastère*, comme on l'appela, pour y rétablir la règle de saint Benoît dans sa pureté primitive. C'est le deuxième Abbé, saint Albéric, mort en 1109, qui donne à ses religieux les vêtements blancs, place directement l'abbaye sous la sauvegarde du Saint-Siège et institue les *Frères convers*.

Mais, c'est, à proprement parler, au troisième Abbé, *saint Etienne Harding*, anglais d'origine, qu'on attribue la fondation de l'Ordre, parce qu'il en fut le législateur en lui octroyant la *Charte de Charité*, approuvée par Calixte II en 1119. Il créa un grand nombre de monastères; le troisième de cette lignée et le plus célèbre fut *Clairvaux*, à ce point illustré et immortalisé par son premier Abbé, *saint Bernard* (1091-1153) que beaucoup le considèrent comme le réel fondateur de l'Ordre et que l'Eglise le lui a donné pour Patron.

Pour le dire tout de suite par une anticipation que je crois utile, l'Ordre de Cîteaux se partagea, au XVII^e siècle, en *Commune* et *Etroite Observance*. C'est à celle-ci qu'appartenait l'abbaye de la *Trappe*, dans le Perche, dont le célèbre Rancé fut l'Abbé réformateur après en avoir été l'Abbé commendataire. Sa réforme se perpétua jusqu'à la Révolution française. Elle se releva plus tard par l'énergie de Dom Augustin, de Lestrange qui fonda la Congrégation dite d'abord de la Val-Sainte et lui assigna comme chef-lieu la Trappe. De là vient le nom de *Trappistes*, pour désigner les *Cisterciens réformés* ou de l'*Etroite Observance*, qui par la fusion, sous Léon XIII des trois Congrégations de la Grande-Trappe, de Sept-Fons et de Westmalle (souche de la Congrégation belge), constitue à présent un Ordre à part, distinct des Cisterciens de la Commune Observance.

* * *

La naissance de Cîteaux en 1098, l'année où Godefroid de Bouillon guerroyait en Orient pour le tombeau du Christ, et sa prodigieuse diffusion au XII^e et XIII^e siècles est une merveille historique aussi éclatante que les Croisades. C'est une croisade d'un nouveau genre, la croisade de l'esprit contre la chair, pour la réalisation d'un idéal sublime, admirablement formulé par ces mots de l'Abbé de Clairvaux, en accueillant un postulant : « Laissez votre corps à la porte, ici c'est le royaume des âmes : la chair n'a plus rien à y voir. » Le sublime fascina les grandes âmes. L'idéal s'incarnait d'ailleurs dans l'homme qui fut le miracle de son siècle, qui exerçait par ses traits transfigurés, par sa parole, feuve d'éloquence, par sa sainteté angélique et ses prodiges une séduction irrésistible sur les chevaliers et sur les masses.

Abstinence perpétuelle avec une maigre collation qui, en Carême ne se prenait qu'après Vêpres, vers quatre heures, psalmodie nocturne, rudes travaux manuels : c'est le régime que Bernard présente à ses contemporains et ils les éclipse. En 1131, il paraît dans la Flandre et s'attache trente jeunes seigneurs parmi lesquels Robert de Bruges, le futur Abbé des Dunes et de Clairvaux. En 1140, il est à Tournai où il remporte même victoire. En 1147, à son retour d'Allemagne, il sillonne la Belgique, semant les miracles sur ses pas, il parcourt Liège, Huy, Gembloux, Villers-en-Brabant, Fontaine-l'Évêque, Binche, Mons, Valenciennes, et passant par Châlons-sur-Marne, il rentre à Clairvaux escorté de soixante novices. Il décime la jeunesse chrétienne de l'Europe féodale, et Cîteaux rayonne sur tous les royaumes, la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, l'Ecosse, la Pologne, d'autres contrées encore qui se peuplent de monastères cisterciens.

Des églises demandent à Cîteaux leurs premiers pasteurs, l'Eglise Romaine des cardinaux et plus tard des Pontifes, rois et reines le dotent magnifiquement et viennent parfois abdiquer leur grandeur pour embrasser l'humble observance, les Ordres de Chevalerie s'y affilient et Bernard trace lui-même les règles des Templiers. Ce furent les temps héroïques.

Notre Belgique y brilla d'un lustre particulier et il était juste qu'enfin la plume d'un historien retraçât nos fastes dans les annales cisterciennes. A la voix de Bernard, la Belgique revêta la bure blanche et bientôt elle aura conquis une des premières places parmi les Provinces du Grand Ordre. Sait-on que, proportions gardées, c'est la Belgique cistercienne qui peut se glorifier du plus grand nombre de Saints, 192, cités par l'historien Henriquez, contre 258 relevés pour la France dans le *Ménologe*, 149 pour l'Allemagne, 122 pour l'Espagne et 35 pour l'Italie? Au firmament cistercien dans cette voie lactée qui la remplit de splendeur, Henriquez salue cinq étoiles d'un particulier éclat : « les cinq Vierges prudentes »,

comme il les nomme, Béatrice de Nazareth, Alice de Schaerbeke et les trois Ida de Nivelles, de Louvain et de Léau. On sait, par ailleurs, qu'à peine fondés, les cloîtres cisterciens attirèrent chez nous d'innombrables vocations féminines. En moins d'un demi-siècle, notre sol se couvrit d'une cinquantaine d'abbayes de moniales blanches.

C'est un Belge, Robert de Bruges, qui succède à saint Bernard, à Clairvaux. C'est un Belge encore, le bienheureux Fastrède, abbé de Cambron, qui remplacera Robert. Deux fois encore, dans la suite, en 1214 et 1238, Clairvaux demandera à Villers de lui céder son Prêlat. L'Ordre tout entier sera gouverné par deux Belges : Fastrède qui passe à Cîteaux en 1161 et Conrad d'Urach, successivement Abbé de Villers, de Clairvaux, de Cîteaux, avant de revêtir la pourpre cardinalice.

* * *

L'aperçu d'histoire monastique de dom Canivez évoque d'abord, dans un tableau d'ensemble d'une soixantaine de pages, l'Ordre de Cîteaux en Belgique.

C'est une belle fresque qui déroule ses grandes lignes : création de Cîteaux et son extension en Belgique, ses deux siècles d'héroïsme, le déclin du XIV^e, sous l'action de causes extérieures : l'évolution commerciale et intellectuelle, qui amène l'éloignement des *Convers*, la fréquentation des Universités par les jeunes moines, la constitution de rentes et l'enrichissement qui portent atteinte à l'austérité et à l'esprit de pauvreté, l'influence désastreuse des guerres. Puis, c'est le relèvement qui suit les chutes, les réformes du XV^e siècle, la clôture imposée aux moniales. Voici le Protestantisme qui souffle comme un cyclone sur les institutions monastiques : en réalité, il fera plus de martyrs que d'apostats, mais il promène la torche incendiaire sur toutes les abbayes de femmes. Le XVII^e siècle, si fatal à la Belgique, est marqué néanmoins par le réveil religieux auquel s'attachent les noms de Dom Largentier, de Clairvaux et de Rancé.

Rancé fut un terrible homme, il porta la cognée à la racine de tous les abus, il fit remonter son abbaye jusqu'au niveau, du Cîteaux primitif. On l'a blâmé d'un excès de sévérité et comme d'une teinte de jansénisme projetée sur son œuvre.

Le fait est que son épuration a traversé l'épreuve du temps. Grâce à Rancé, grâce à sa réforme, émondée de quelques rameaux parasites et épanouie dans une spiritualité plus large, trois mille moines et plus d'un millier de moniales poursuivent encore l'idéal cistercien dans sa pureté première.

Le jansénisme d'ailleurs sévit chez nous, mais dans une faible mesure, Orval même qui fut le plus atteint en fut assez tôt débarrassé par la fuite en Hollande des religieux contaminés.

Au siècle frivole, le dix-huitième, la Belgique, d'après le fameux *Voyage littéraire* des deux bénédictins, Martène et Durand, ne fait pas trop mauvaise figure. Villers, notamment, Cambron, Val-Dieu, La Cambre sont en somme loués pour leur ferveur. Détail piquant : le 30 janvier 1750, les moniales de La Cambre, filles de saint Bernard, se partagent les rôles du « Médecin malgré lui »!

Puis, c'est l'entrée en scène du sacristain Joseph II qui légifère et régleme jusqu'à l'absurde.

La Révolution française fit fondre sur les maisons cisterciennes le grand cataclysme. Incendiées, Clairfontaine, et Orval, Aulne, Aulne si grandiose et si riche, et l'Olive et le Jardinot. Vendues à l'encan et désaffectées : Solières, Herkenrode, Argenton, Lanaken, et d'autres. Transformées en usines, brasseries, ateliers : Wautier-Braine, Val-Saint-Lambert (qui vient de célébrer son centenaire), la Vignette, Saint-Bernard-sur-l'Escaut, dépôt militaire. Plus heureuses, Nouveau-Bois et Dorzezele (Gand) ont passé à d'autres Congrégations, comme les Dunes devinrent le Grand Séminaire de Bruges.

Infortunées entre toutes, les abbayes de Rochefort et de Villers, pillées par les armées, achevées par les habitants. Villers, gloire de la patrie, honneur du Brabant, célèbre par saint Bernard qui la fonda en 1146, par ses illustres Abbés, par les âmes seigneuriales qu'elle abrita, par son rayonnement, par ses saints si nombreux qu'on en composa des litanies, Villers pleure toujours ses ruines désolées. Quand donc les moines blancs relèveront-ils ces murs sacrés, l'inoubliable chevet de son église avec ses fenêtres lancéolées et ses « oculi », son ample transept aux chapelles multiples, les cloîtres, la salle capitulaire, toute cette beauté et cette magnificence d'autrefois attestées par ces restes vénérables.

*Tristes débris, cachés dans la poussière
Racontez-nous l'histoire du passé.*

Le charme du volume que nous présentons à nos lecteurs, c'est précisément cette promenade historique, archéologique, ascétique et littéraire aux soixante-huit maisons que l'Ordre comptait encore chez nous à la fin du XVIII^e siècle.

Naturellement, ces notices sont rapides, mais elles satisfont la curiosité et offrent l'inappréciable intérêt d'être rassemblées en un seul ouvrage. Après les fondations du XII^e siècle, Orval, les Dunes, Villers, Aulne, Cambron, Ter Doest, Herckenrode, Val-Dieu et Val-Saint-Lambert, c'est toute la splendide floraison du XIII^e siècle que l'auteur étale sous nos yeux en tableaux succincts où quelques traits saillants, anecdotiques, caractérisent chaque monastère.

La carte de la Belgique cistercienne est de la sorte dressée avec une rare précision.

Ainsi défilent sous nos yeux les abbayes du *Brabant* : La Cambre, Wauthier-Braine, Nizelles, Aywières, La Ramée, Florival, Valduc, Val-des-Vierges, Orienten, Val-Saint-Bernard, Parc-les-Dames; avec description spéciale pour Louvain du collège d'Aulne, de l'ancienne léproserie de Ter-Banck, de La Vignette et du collège de Villers.

Puis se succèdent pour la province d'*Anvers* : Prieuré de Muisen, Val-des-Roses, Nazareth, Saint-Bernard-sur-l'Escaut, Saint-Sauveur. Le *Limbourg* posséda Rotthem, Ter-Beeck, Val-du-Ciel, Hocht. *Liège* déroule les abbayes de Vivignis, Robermont, Val-Benoît, la Paix-Dieu, Val-Notre-Dame et Solières. Le *Luxembourg* ne connut que Clairefontaine. *Namur* s'illustra par Marches-les-Dames, Grandpré, Salzinnes, Saint-Héribert, Moulins, Boneffe, Argenton, Jardin et Saint-Remy. Le *Hainaut* nous offre Soleilmont, l'Olive, Epinlieu, Notre-Dame-du-Refuge (Ath) et le Saulchoir. La *Flandre occidentale* se pare de Groeninghe-lez-Courtrai, N.-D. du Mont-d'Or (Wevelghem) Spermaillie et Hemelsdaele, à Bruges. La *Flandre orientale*, outre sept monastères de Gand, nous présente Maegdaele, Beaupré, Ten Roosen et Zwuycke-lez-Termonde.

Voilà le passé, mêlé de clartés et d'ombres, assurément, mais où domine la splendeur de la vertu, où le déclin inévitable des institutions humaines fut toujours redressé, où l'idéal de saint Bernard, de surhumaine grandeur, ne fut jamais renié, jamais répudié, s'il fut parfois trahi par faiblesse. Voilà le passé si glorieux pour l'Eglise, si glorieux pour la Belgique!

* * *

L'œuvre n'eût pas été complète si l'état présent de l'Ordre n'avait pas été mis en confrontation avec son histoire.

Citeaux compte actuellement en Belgique sept abbayes d'hommes : Westmalle, près d'Anvers; Saint-Sixte, à Westyleteren, près Poperinghe; Achel (Limbourg); Notre-Dame de Scourmont, à Forges-lez-Chimay; Saint-Remy à Rochefort, tous moines de la stricte observance ou trappistes; Bornhem (province d'Anvers); Val-Dieu (près Aube), moines de la commune observance.

Les maisons de femmes sont au nombre de dix, mais il en est trois qui sont soumises à toute dépendance, juridique à l'égard de l'Ordre, ne s'y rattachent que par leurs origines et sont devenues congrégations diocésaines. Moniales de la stricte observance : Soleilmont, à Gilly; Notre-Dame de la Paix, à Chimay. Moniales de la commune observance : Prieuré de Colen, près de Kerniel (Limbourg). Congrégations diocésaines : les Cisterciennes de la Byloque, à Gand (trois maisons); Dames Bernardines d'Esquermes, à Ollignies, et à Audreghies, Bonsecours et Maulde.

Comment ne pas mettre ici au rang d'honneur, Westmalle? C'est le dernier évêque d'Anvers, Nélis, qui, désireux d'obtenir une colonie de moines cisterciens de la réforme de Rancé, s'adressa à D. Augustin de Lestrange, alors abbé de la Val-Sainte. La première colonie de Trappistes fit deux tentatives d'établissement en 1794 et en 1802, toujours infructueuses par le malheur des temps, pour réussir enfin à s'implanter en 1814. Ergée en abbaye par Grégoire XVI, elle eut pour premier abbé D. Martin Dorn, qui fonda Meersel, transféré dans la suite à Achel. Son successeur, D. Wuyts, déférant au désir de Léopold II, envoya des moines au Congo pour y fonder une abbaye. D. Brochoeven, qui accepta c'est-à-dire que le personnage en question voulait forcer le Pape à faire ce que précisément ceux de sa trempe reprochent au Pontife romain!

Rappelons les termes élogieux dont la Cour Suprême des Etats-Unis dans l'affaire des écoles de l'Orégon dirigées par des religieux

de la prélatrice, en 1896, eut l'honneur d'achever les constructions grandioses qui font l'admiration de tous les visiteurs.

L'année 1914 ramenait le centenaire de la fondation. Si la guerre en interdit la célébration, elle n'empêcha pas Benoît XV d'exalter en 1917, par une lettre paternelle l'abbaye centenaire de laquelle sont issus tous les monastères cisterciens-trappistes de la Belgique et de la Hollande.

Spectacle étonnant. Au lendemain de la grande guerre, bien loin de tomber dans le dépérissement que l'on aurait pu redouter, on a vu reflourir les solitudes cisterciennes. La Providence a jugé que la sainteté des déserts avait son rôle à remplir dans la rénovation du monde. Par l'héroïsme de leur vie, les moines les plus silencieux ne sont-ils pas les plus éloquents?

J. SCHYRGENS.

ETATS-UNIS

Les catholiques et le Ku-Klux-Klna.

D'après un article du P. Martin Scott, S. J., professeur au collège de Saint Francois Xavier à New-York : Les catholiques et le Ku-Klux-Klan, dans The North American Review de juillet-août 1926.

Parmi les éléments de la population américaine qui combat le Ku-Klux-Klan se trouvent les membres de l'Eglise catholique. Il les accuse de ne pas fusionner avec le reste de la population, de former à l'aide de leur système d'écoles paroissiales un peuple à part, d'obéir à une puissance étrangère, le Pape.

A cela il doit être répondu qu'on voit en Amérique des catholiques dans toutes les branches de l'activité humaine. Le pays est plein des spécialistes les plus divers qui sont catholiques. « Culturement », les catholiques américains deviennent de plus en plus proéminents. Et loin de ne pas fusionner avec le reste de la population on peut dire que le catholique américain s'est identifié avec l'esprit et le caractère de ses compatriotes à ce point que ceux qui ne connaissent pas sa confession religieuse ne parviennent pas à le différencier des autres. « Ce qui distingue le plus les catholiques américains, c'est leur complète américanisation »

Pour ce qui est des écoles, si des catholiques sont opposés à l'école publique ce n'est que parce qu'il lui manque quelque chose que le catholique estime être essentiel pour l'instruction. Sans religion l'instruction est apte à faire des hommes capables et intelligents. Seulement ils seront une menace pour le pays. On affirme que l'école paroissiale sème la division parmi les citoyens. Mais ceux qui l'affirment mènent eux-mêmes une campagne de haine religieuse et raciale. On oublie que les premières écoles ont été aux Etats-Unis des écoles religieuses. Les catholiques n'ont fait qu'imiter les Luthériens, les Quakers, les Episcopaliens, etc.

Un esprit presque païen domine aujourd'hui dans une notable partie du peuple américain, et on peut s'attendre pour l'avenir à pire encore. L'école paroissiale préserve l'enfant de ce danger. L'enseignement qu'on y donne est admirable et patriotique.

Le respect de l'autorité est une des bases de la foi catholique. Un homme ne saurait être bon catholique et mauvais citoyen. Feu Mark Hanna a dit une fois que la Constitution américaine s'appuie surtout sur la Cour Suprême et l'Eglise catholique.

Il est faux que les catholiques, comme certains fanatiques l'affirment n'envisagent pas comme aussi sacré que le reste de la Constitution l'article visant la Prohibition. Mais comme tous les bons citoyens de toutes les confessions, ils se réservent le droit de chercher à modifier par les lois constitutionnelles tout article qui serait à leurs yeux nuisible.

En ce qui concerne la soumission au Pape, on ne peut considérer l'Eglise catholique comme une Puissance étrangère — à moins de considérer le Christ comme un étranger. L'Eglise catholique est universelle. Son chef réside à Rome. Sa puissance est d'ordre spirituel. Elle ne donne pas à ses membres de conseils de nature politique.

Mais c'était le chef d'une société américaine politique qui écrivait dernièrement au Pape lui demandant de donner pour instructions aux catholiques américains de se joindre à cette société pour l'appuyer quant à la façon d'appliquer tel article de la Constitution.

catholiques parle de la façon dont ces religieux s'acquittaient de leurs devoirs; rappelés aussi Nichols Murray Butler, président de l'Université de Columbia, disant que de toutes les confessions chrétiennes représentées aux États-Unis, l'Église catholique est vraisemblablement la seule qui fasse un effort sérieux systématique et excellentement organisé pour donner aux enfants une véritable instruction religieuse.

Rappelons encore le président Coolidge disant dans son récent discours d'Omaha que rien ne pourrait arriver en Amérique de plus malheureux que le développement de l'intolérance religieuse; et enfin le plus grand de tous les Américains après Washington, Abraham Lincoln écrivant en août 1855 que si les *Know-Nothings* — une organisation analogue au Klu-Klux-Klan de nos jours, parvenaient à réaliser leur programme proclamant l'égalité de tous les hommes, les nègres, les étrangers et les catholiques exceptés, lui, Lincoln, préférerait s'expatrier dans quelque pays ne prétendant pas aimer la liberté.

Au lecteur de décider si c'est le fait d'être catholique ou le Klu-Klux-Klan qui est incompatible avec l'américanisme.

BOLIVIE

Le problème indien

On écrit de La Paz (Bolivie) à la Germania sur le problème indien dans l'Amérique du Sud :

Un homme d'Etat américain a dit, parlant de la Chine, que les Européens ne commencent à se préoccuper sérieusement d'un problème racique que lorsque ce problème est entré dans une phase aigue. Cette phase pourrait fort bien s'appliquer au *problème indien*. En Europe on est généralement d'avis qu'il n'existe pas de question indienne, les populations aborigènes du continent américain ayant été décimées au point de devenir une quantité négligeable. Les récits des voyageurs qui ont vu aux États-Unis ce qui survit de ces populations parquées dans des territoires *ad hoc* comme dans une armoire de musée semblerait confirmer ce point de vue.

Mais ce qu'on oublie, c'est que pour ce qui est de l'extermination de la race indienne les Nord-Américains ont accompli une « œuvre » des plus sérieuses, alors que dans les forêts vierges et les régions montagneuses si difficilement accessibles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, les tribus indiennes ont acquis une puissance et une importance qui ne sont pas à dédaigner.

D'après les données statistiques officielles, le nombre des Indiens d'Amérique s'élève aujourd'hui à 6 millions d'hommes, dont 2 de sauvages, 4 de demi-civilisés. Mais tous ceux qui ont visité l'intérieur de l'Amérique du Sud sont d'avis que ces chiffres sont de beaucoup inférieurs à la vérité. D'autre part, tous les hommes de couleur ou hommes de « demi-couleur » américains font ce qu'ils peuvent pour se faire passer pour blancs (se mettant du blanc sur le visage, etc.). Il en suit que les statisticiens sont induits en erreur, et que leurs chiffres nous présentent un tableau qui n'a rien de commun avec la vérité.

Le Sud-Amérique est encore « indien » dans une mesure qui remplit tout étranger d'étonnement. Dans certains États les blancs sont aussi rares qu'au Congo ou aux Indes. Les républiques du Nord et de l'Ouest ont toujours leurs populations purement indiennes. Les Indiens araucaniens du Chili font également preuve d'une grande force de résistance : une guerre que ce pays mena contre eux en 1872 se termina par un traité de paix en bonne et due forme, et aujourd'hui encore ils dominent dans le Chili méridional. L'intérieur du Brésil — où aucune autre race n'est capable de supporter à la longue le climat qui règne dans les forêts de l'Amazonie — ne contient également que des Indiens. Même en Argentine, l'élément indien prédomine dans le Nord (Chaco, Salta) et au Sud (Terre de Feu); quant aux métis on en trouve aux portes mêmes de la capitale.

La situation sociale de l'Indien de nos jours tient aux événements d'ordre militaire et économique qui suivirent l'invasion dans le Nouveau Monde des Espagnols et des Portugais. Il n'est pas exact, notons le en passant, que ces envahisseurs s'y soient comportés avec une cruauté particulière : à cette époque et plus tard, l'histoire des Anglais aux Indes en témoigne éloquemment, les procédés étaient à peu près les mêmes partout. Les Indiens vaincus se trouvèrent donc en présence de ce dilemme : se soumettre au joug étranger; se retirer dans des régions inaccessibles. Beau-

coup de tribus se réfugièrent dans la région de l'Amazonie où peu à peu elles s'étioilèrent; les autres se soumièrent à leur sort, devenant les esclaves des conquérants dans ces mines et ces propriétés qui avaient appartenu à leurs pères. Les métis, produit des relations intimes qui s'étaient établies entre les Européens et les femmes indiennes, furent également employés à ces travaux; enfin, la nécessité de la main-d'œuvre se faisant de plus en plus sentir, on importa des Nègres d'Afrique, ceux-ci possédant une plus grande force de résistance.

Quelle est de nos jours la position sociale de l'ouvrier indien? Il faut malheureusement reconnaître qu'elle est très dure surtout sur le plateau bolivo-péruvien. Les familles indiennes habitant une propriété sont regardées comme attachées à la glèbe et ne peuvent la quitter sans l'autorisation du propriétaire. La valeur de la propriété augmente d'après le nombre des familles indiennes qui y résident, une famille étant évaluée à 1,000 pesos et au-dessus! Chaque « colono » doit travailler pour le propriétaire trois ou quatre fois par semaine et est tenu de fournir lui-même les bêtes de somme et les machines. On le voit, c'est à proprement parler l'esclavage. La situation des *inquilinos* chiliens, ces descendants des esclaves indiens d'autrefois, n'est pas sensiblement meilleure. Nominalelement il n'y a plus de serfs, mais en fait ils existent. Le propriétaire fait aux ouvriers des avances en argent, leur paie comme salaire des « sommes » s'élevant en argent allemand à 10 ou 20 pfennigs par jour et les transforme en esclaves. Certains châtimts sont toujours employés qui existaient à l'époque officielle du servage : c'est ainsi que les récalcitrants sont jetés dans les fers. Comme les Indiens ne sont organisés dans aucun pays du Sud-Amérique, ils dépendent entièrement là où ils ont le droit de résidence des propriétaires fonciers et des propriétaires de mines et touchent un salaire qui leur permet à peine de satisfaire à leurs besoins les plus naturels. Cet état de choses décime peu à peu la masse des ouvriers indiens.

Dans le courant de mai, un prélat bolivien, l'évêque de La Paz, est intervenu en faveur des Indiens. L'évêque a proclamé une espèce de croisade et a demandé l'appui des blancs riches et influents. Il voudrait surtout voir améliorée la situation sociale des Indiens par des salaires plus élevés et par la création d'écoles populaires. Le peu de culture qu'ils possèdent ils en sont redevables, on le sait, au travail séculaire des missionnaires. Ils sont, par parenthèse, du nombre des catholiques les plus fervents du monde entier! L'Église a d'autant plus de droits de se préoccuper de la situation qui leur est faite. Les patrons eux-mêmes ne perdraient rien du reste à voir s'élever le niveau d'instruction des indigènes, étant donné qu'aujourd'hui la valeur d'un ouvrier indien n'égale qu'un huitième de celle d'un ouvrier blanc! L'Indien est un homme très doué et apprend facilement à lire et à écrire. Bien dirigé, il peut faire beaucoup dans le domaine technique. A la caserne l'Indien des plateaux s'est montré fort bon soldat. Autorisé à participer activement à la vie politique et économique, l'Indien ne présentera aucun danger pour l'État où il habite. Les Indiens sont très divisés entr'eux (les origines de ces divisions remontent à un lointain passé) et se sentent membres des nouvelles républiques démocratiques sud-américaines à un degré qui les empêchera certainement de s'unir contre les blancs. Aussi une législation protectrice de leurs intérêts ne présenterait-elle que des avantages et aucun danger. Cette législation ne devrait pas, il est vrai, entrer en vigueur trop tard, comme aux États-Unis. Car si rien n'est fait, on verra les Indiens, dans cent ans, parqués comme des animaux exotiques dans des *national parks* et montrés aux étrangers pour de l'argent.

EXTREME-ORIENT

La situation

D'après un article du lieutenant-colonel P. Etherton, ancien consul général et résident politique en Asie Centrale et au Turkestan chinois : La vérité sur l'Extrême-Orient dans The Fortnightly Review de juin 1926.

Le chemin de fer de l'Est-Chinois qui du point de vue politique est la voie ferrée la plus importante d'Asie et dont il a souvent été question ces temps derniers ne sert aux agissements bolchévistes que de prétexte. Il nous faut nous efforcer de discerner les véritables mobiles que cachent les sinistres manœuvres de Mandchourie,

résultat d'un plan de campagne bien étudié qui a pour objet d'accélérer l'aurore de la révolution mondiale.

La Mandchourie qui a une superficie double de celle du Japon possède des ressources minérales et agricoles qui en font le trésor et le grenier de l'Extrême-Orient. Le fameux Tchang-tso-lin y joue le rôle principal. On sait que les *tchuns* ou gouverneurs des provinces chinoises n'obéissent à l'autorité centrale qu'aussi longtemps que cela leur convient, et que l'argent est le grand mobile de leurs actions.

Pour payer et équiper les armées soumises à divers *tchuns*, prélèvement d'impôts illégaux, contributions obligatoires, etc., sont largement utilisés. Dans l'Ouest de la Chine la vente de l'opium joue un rôle important et ce, en dépit de tous les démentis.

Les bolchéviks tâchent d'utiliser la guerre civile actuelle de leur mieux, et leur avance d'aujourd'hui en Asie, le long du Pacifique a pour objet la création d'une base orientale, la formation d'une classe estudiantine soviétisée et la coopération immédiate avec l'Asie Centrale russe. Les étudiants sont travaillés dans l'intention de leur voir former l'avant-garde de la révolution mondiale, commençant sous les espèces d'une conflagration générale dans l'Extrême-Orient.

Mais la folie bolchéviste ne manque pas de méthode; ces gens-là comprennent ce qu'il y a de dangereux dans un incendie asiatique; aussi tiennent-ils à ce qu'il soit dirigé contre la Grande-Bretagne, sans quoi il pourrait bien, pensent-ils, les atteindre eux-mêmes.

Une base orientale créée, les bolchéviks peuvent la relier avec le Turkestan, car c'est de là qu'ils veulent mener la campagne contre l'Inde. Voyons comment ils comptent dresser les tribus et les races de l'Asie contre les Anglais.

Les bolchéviks ont choisi pour centre de leur propagande Tachkent. C'est une des plus grandes villes de l'ex-Empire russe, un centre de commerce en céréales de toute première importance, un ancien centre aussi de science et de culture musulmanes. Sa situation géographique en fait aussi un excellent quartier général.

Il y existe un département spécial de propagande en Asie avec écoles où des représentants de toutes les tribus et races d'Asie suivent des cours spéciaux. On leur y inculque les principes du bolchévisme, on y insiste tout particulièrement sur le rôle joué de tout temps par la Grande-Bretagne dans la dégradation et l'oppression de la race humaine. Des trains de propagande avec cinématographes, brochures à l'usage des Kirghizes, des Sartes et des Turcmènes et orateurs stylés et connaissant les dialectes et idiomes populaires, servent au même but.

Dans ces brochures il est raconté *inter alia* que la tombe de Mahomet à Medine a été bombardée, que le Coran a été jeté aux pors, que les Anglais sont des exploités assoiffés de sang.

Le bolchévisme d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient a tiré d'énormes avantages du trésor de l'ex-Emir de Bokhara comprenant 35 millions de livres sterling en monnaies et lingots d'or et d'argent. L'Emir demanda à la Grande-Bretagne d'en prendre soin jusqu'à des jours meilleurs mais cette requête dut être refusée. Le trésor tomba aux mains des bolchéviks bien décidés du reste à s'en emparer coûte que coûte.

Les bolchéviks ont trouvé d'autres ressources encore pour leurs campagnes de propagande dans le commerce de l'opium. Dès le moment où ils s'étaient saisis du pouvoir, la productivité de l'Asie Centrale russe se mit à baisser de façon effrayante et la prospérité d'antan fit place à la famine et à la misère.

Ayant appris que l'opium pouvait être facilement introduit en contrebande dans le Turkestan chinois où on le paie en monnaie d'argent, ils en encouragèrent la culture chez eux.

Pour avoir une idée de la nature lucrative de ce commerce il faut savoir qu'une charge d'opium pouvant être transportée par un petit cheval donne comme bénéfice un revenu net de 165 livres sterling, tous frais déduits.

Comme il a été dit, les gouverneurs chinois en lutte les uns contre les autres tirent également de l'opium une bonne partie de leurs ressources.

En Mongolie les émissaires soviétiques s'efforcent aussi de travailler les populations, leur rappelant l'époque où leurs ancêtres parcouraient (au XIII^e siècle) l'Asie et l'Europe. Les Mongols pourraient mettre en campagne à l'heure actuelle quatre cent mille hommes; seulement ils ont fait jusqu'ici la sourde oreille.

Le bolchévisme a-t-il des chances de triompher en Chine et de dresser l'Extrême-Orient contre l'Occident?

Non. La menace n'est pas sérieuse. L'hostilité contre le soviétisme augmente, car ses principes ne sont nullement du goût des

Chinois. En outre, on constate chez ceux-ci une recrudescence du sentiment monarchique.

Il y a à quelque temps de cela il fut proposé d'exploiter les riches mines de charbon du Chan-si. Les populations se révoltèrent; ces mines ne sont-elles pas la demeure du dragon Feng-Sui qui, si on troublait son repos, enverrait l'incendie, la mort et la peste ravager le pays? On laissa dormir Feng-Sui. 74 % du peuple chinois sont des agriculteurs, 90 % sont illettrés: ils ne s'insurgeront pas contre des principes qu'on leur inculque depuis tant de siècles.

Quant à l'avenir de la Chine, des facteurs l'affectent dont il n'est pas tenu suffisamment compte en Europe. Telle est l'existence des traités dits « inégaux ». L'Etat qui prendra ici l'initiative d'un « réajustement » sur une base de réciprocité éveillera chez le peuple chinois des sentiments de cordiale gratitude. Il n'y aura alors ni boycottage, ni extrémisme, ni xénophobie: il en résultera une Chine unie et forte, car les Chinois désirent sincèrement avoir le calme et la prospérité. Ils sont des pacifistes par instinct et par éducation. La grandeur guerrière ne les séduit guère. Ils sont toujours désireux de voir le commerce et l'industrie se développer. Avec la sagacité qui est la leur, ils comprennent que le commerce avec la Russie est éminemment désirable, mais ils déclarent qu'on ne saurait faire d'affaires avec de pareils fanatiques. Ajoutons que les Chinois sont fort bien disposés pour les projets d'ordre commercial d'origine étrangère, à condition que ces projets prennent des formes sensées, légitimes et *businesslike*.

Passons au Japon qui n'a pas encore bougé mais attend la tournure que les événements vont prendre. Les Japonais veulent se saisir définitivement du marché chinois — un des plus riches du monde — et l'avenir du Japon dépendra dans une grande mesure de son succès à s'y maintenir. Les Chinois détestent les Japonais d'une haine héréditaire et que la politique agressive de l'empire nippon depuis 1895 a sensiblement aggravée. Il y a peu d'espoir pour les Japonais d'expansion sur le Continent, aussi tendent-ils — leur population ne cessant de s'accroître — vers les contrées situées entre le Japon et l'Australie. C'est l'Australie du Nord, dont le climat rappelle celui du Japon, qui paraît spécialement visée.

Il y a de cela peu de temps un grand nombre de soi-disant agents commerciaux japonais étaient envoyés à travers l'Asie; ils devaient rechercher les éléments d'une alliance pan-asiatique avec ce mot d'ordre: « L'Asie pour les Asiatiques. »

Le succès fut nul.

Malgré leurs insuccès, les Japonais manifestent beaucoup d'activité en Mandchourie et en Mongolie où ils tâchent de supplanter les Russes dans certains de leurs anciens privilèges. Ils ont fondé des banques qui doivent servir d'intermédiaires pour le commerce japonais, mais la qualité de leurs denrées laisse à désirer, surtout à partir du moment où les Nippons estiment avoir conquis un débouché.

Comment régénérer la Chine? Il faut dissoudre les multiples groupements militaires, il faut aussi que toutes les provinces aient un gouvernement unique. L'agression étrangère doit prendre fin; les puissances d'obstruction doivent être éliminées; le développement industriel poursuivi. L'instruction jouera certainement un grand rôle dans la réforme d'un pays qui a eu de tout temps beaucoup de respect pour la science.

Il a été calculé que les richesses accumulées au cours de ces dernières huit années par les différents généraux chinois qui se sont combattus et se combattent encore seraient plus que suffisantes pour payer la dette nationale chinoise. Comme population et puissance potentielle, la Chine est le premier pays du monde; elle pourrait être aussi le plus riche, si grandes sont ses ressources naturelles, industrielles et économiques.

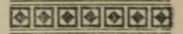
La visite récente en Angleterre d'une mission composée d'hommes qui ont à cœur les intérêts de la Chine permettra à ce pays d'entrer plus encore en contact avec les sympathies européennes. Ces sortes de rapprochements tendent à augmenter la puissance de la Chine en tant que facteur du problème d'Extrême-Orient. Aujourd'hui cependant, elle se heurte à la guerre civile, à ces gouverneurs rivaux luttant pour le pouvoir et le butin, prélevant les impôts, ignorant toute autorité centrale.

En ce qui concerne l'avenir, il peut être affirmé avec confiance que le prestige britannique prédomine toujours en Chine, et que la Grande-Bretagne possède le respect et la confiance du peuple chinois.

ODEOLA

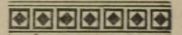
MAGASINS DE VENTE :
14, RUE D'ARENBERG, BRUXELLES

TÉLÉPHONE: B. 2 .586



est un ensemble
merveilleux
qui
réunit les qualités
les plus précieuses
auxquelles
on ait pu atteindre
en fait d'appareils
pneumatiques.

Il est incomparable
par
sa construction
et
par son rendement
artistique.



SES GATEAUX

SES CHOCOLATS

Afin de satisfaire vos invités et pour assurer le maximum de perfection
de vos thés, soirées ou dîners, il est indispensable
de vous fournir chez

MATHIS

Treurenberg, 15
Téléphone 228,09

BRUXELLES

25, Avenue Louise
Téléphone 299,04

SES GLACES

SES SANDWICHS

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 26,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prête sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62, Etterbeek.

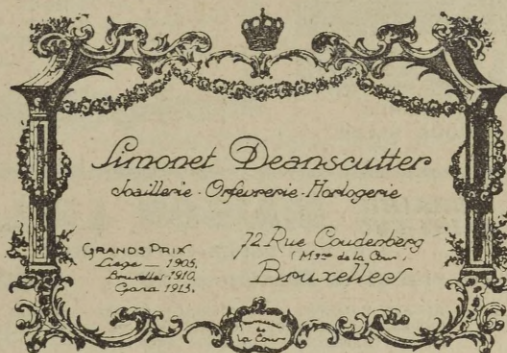
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Place Liedts, 18, Schaerbeek

Place Sainctelette, 26, Molenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

QUI S'HABILLE BIEN
S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES



Simonet Deanscutter
Scaillerie. Orfèverie. Horlogerie

72 Rue Coudenberg
1150 de la Cour
BRUXELLES

GRANDS PRIX
Luxe - 1905
Bouelles 1910
Sara 1913



J. GUNTHER

6 Rue Thérésienne
BRUXELLES

Succurs.
14 R. d'Arenberg
TÉL: 28386

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS

Succursale : Rue Thésophile Roucourt, 2 BRUXELLES - Ixelles - Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts, etc.

P. B. P. **PETIT-BEURRE PAREIN** P. B. P.

TAPIS

BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DESINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

Jⁿ & J^h TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK
Téléphone 324,96

CHOCOLAT**DUCCANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemoanier
65, rue de l'Ecuyer
47, place de Meir. Anvers.

LIBRAIRIE MAISON LIELENSR. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26 BRUXELLESMISSALE ROMANUM. — BREVIARUM ROMANUM. — LIVRES LITUR-
GIQUES. — ASCÉTISME. — GRAND CHOIX DE LIVRES DE PRIÈRES
ET DE CHAPELETS. — IMAGERIE RELIGIEUSE. — CACHETS DE
1^{re} COMMUNION.**Typographie. — Lithographie. — Reliures.**

Êtes-vous ciré
au
"NUGGET"
ce matin?

"NUGGET" POLISH

Procure le contentement général.
C'est l'ami sûr
qu'on aime rencontrer en voyage
comme chez soi.

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS